

Le Chant d'Andréas

Conte philosophique pour ceux qui ont vu sans comprendre

Serge Fantino

2026-05-01

Table des matières

Le Chant d'Andréas	2
I. La Naissance	2
II. Le Bois et le Feu	4
III. L'Initiation	7
IV. Le Retour et les Questions	11
V. Mélaina	13
VI. Les Corps	17
VII. Le Mariage et les Deux Savoirs	19
VIII. Théon	24
IX. Les Années de Lumière	27
X. La Peste	30
XI. Les Deux Deuils	33
XII. Le Bois et l'Éternité	37
XIII. L'Enseignement	40
XIV. Les Dernières Années	43
XV. La Mort	47
XVI. Ce qui reste	50

Le Chant d'Andréas

Chante, ô mémoire qui n'oublies rien, l'homme à qui les dieux n'ont rien épargné — ni la vision, ni l'amour, ni la compréhension de leur absence. Et chante la femme qui porta ce que la vision ne pouvait pas porter — le poids du vivant, la mémoire du sang, la patience de ce qui germe dans le noir.

I. La Naissance

Il naquit en hurlant, comme naissent les univers.

La maison de Nikos et Démétra se tenait à flanc de colline, au-dessus de la baie, dans ce pli des montagnes d'Étolie où les chèvres broutent le thym entre les pierres et où l'on voit la mer sans jamais la toucher. Une maison basse, aux murs de pierre sèche blanchis à la chaux, avec un toit de tuiles rouges que le vent avait décalées par endroits et que Nikos remettait en place chaque printemps en jurant contre les dieux et le mistral. Devant la porte, un figuier dont les branches touchaient le mur, et sous le figuier un banc de bois où Démétra s'asseyait le soir pour regarder le soleil tomber dans la mer entre les îles.

C'est sur ce banc qu'elle sentit les premières douleurs, un matin d'avril, à l'heure où les pêcheurs remontent leurs filets et où l'air sent le sel et le romarin. Elle rentra, s'appuya au mur, appela la voisine d'un cri bref. La voisine appela la sage-femme. La sage-femme arriva en courant, pieds nus sur le chemin de terre, sa sacoche de cuir battant contre sa hanche.

Nikos fut chassé de la maison — c'était l'usage. Les hommes n'avaient pas leur place dans ce mystère-là. Il sortit dans la cour, s'assit sur un rondin de cèdre, et attendit. Dans l'air chaud du matin, les sons lui parvenaient à travers le mur : le souffle de Démétra, les murmures de la sage-femme, un bruit d'eau versée dans un bassin de terre. Il serra ses mains l'une contre

l'autre — ses mains de charpentier, larges et calleuses, inutiles devant cette chose que les femmes faisaient seules depuis la nuit des temps.

Démétra — qui portait sans le savoir le nom d'une déesse de la terre et du retour — poussa l'enfant dans la lumière, et la sage-femme dit une chose étrange : *Cet enfant a les yeux ouverts. C'était vrai.* Les nouveau-nés arrivent les paupières closes, aveugles et plissés comme des fruits pas mûrs. Andréas, lui, regardait. Non pas le plafond, non pas sa mère, non pas la sage-femme — il regardait un point au-delà du mur, au-delà de la colline, au-delà du ciel, comme s'il suivait du regard quelque chose qui s'éloignait à une vitesse que personne d'autre ne pouvait percevoir.

Quelque chose s'éloignait. Quoi ? Il ne pouvait pas le savoir. Personne ne le pouvait. Mais ce qui s'éloignait fuyait le point de sa naissance depuis toujours et pour toujours, emportant avec soi des feux anciens et des mondes possibles, et l'intervalle entre toutes choses s'étirait comme une peau qu'on tend au-delà de ce qu'elle peut supporter, et Andréas, dans son premier souffle, inhala cette fuite comme on inhale une odeur de brûlé quand le vent tourne.

Nikos fut appelé. Il entra dans la pièce sombre qui sentait le sang et l'huile de lampe, vit sa femme épuisée sur le lit de corde, les draps trempés, la sage-femme qui lavait l'enfant dans un bassin d'eau tiède. Il prit son fils dans ses bras et le souleva vers le plafond bas. *Regarde, dit-il, le ciel est juste là.* Mais l'enfant ne pleurait plus. Il avait dans les yeux quelque chose que son père prit pour de la sérénité et qui était peut-être de l'effroi.

La sage-femme murmura à Démétra : *Faites-le bénir. Ceux qui naissent les yeux ouverts voient des choses qui ne leur appartiennent pas.*

Le soir, les voisines vinrent. C'était la coutume — on apportait du miel, des figues sèches, un peu de vin coupé d'eau pour la mère. Elles s'assirent autour du lit, parlèrent de leurs propres accouchements avec cette compétence tranquille des femmes qui ont traversé la chose et qui en connaissent le poids, et elles regardèrent l'enfant avec cette attention mi-tendre mi-évaluatrice qu'on porte aux nouveau-nés dans les villages où chaque naissance est un événement et chaque enfant une promesse ou une menace, selon la couleur de ses yeux et la force de son cri.

Andréas dormait, les poings serrés. Mais même dans le sommeil, ses paupières ne se fermaient pas tout à fait — un mince filet de regard passait entre les cils, tourné vers le mur, vers le dehors, vers quelque chose que personne ne voyait.

Démétra le serra contre elle. Nikos posa sa main sur le crâne de l'enfant — un crâne si petit que la main du charpentier l'enveloppait entièrement — et il fit un vœu silencieux, comme font les pères, un vœu qui ne s'adressait à aucun dieu en particulier mais à tous en général, un vœu qui disait en substance : *épargnez-le*, et qui ne serait pas exaucé.

II. *Le Bois et le Feu*

Il grandit dans l'odeur du cèdre et du goudron, parmi les copeaux et les coques renversées du chantier de Nikos, et ce fut une enfance heureuse — aussi heureuse que peut l'être une enfance traversée d'éclairs.

Le chantier naval de Nikos occupait une crique en contrebas du village, là où la plage de galets s'élargissait assez pour tirer les coques au sec. Trois hangars de bois abritaient les navires en construction — des caboteurs trapus, des barques de pêche, parfois un vaisseau plus ambitieux commandé par un marchand de Corinthe ou de Patras. Le matin, avant l'aube, Nikos descendait le sentier avec ses deux ouvriers, Phidias le borgne et Ménandre le silencieux, et ils travaillaient jusqu'à ce que le soleil soit trop haut pour tenir le goudron, puis ils remontaient manger le pain d'orge et les olives que Démétra préparait dans la cour, à l'ombre du figuier, et ils redescendaient quand l'ombre des collines allongait la plage.

Andréas les suivait dès qu'il sut marcher. Il apprit à reconnaître les bois avant de savoir lire — le cèdre par son odeur poivrée, le chêne par sa lourdeur, le pin par la résine qui collait aux doigts, le frêne par sa souplesse et l'érable par son grain serré. Il ramassait les copeaux, il portait les clous de bronze dans un seau de cuir, il regardait son père avec cette adoration muette des fils pour qui le père est le premier dieu — le dieu des mains et des outils, le dieu qui sait transformer les arbres en navires.

Car les éclairs venaient. Pas la foudre — pas encore. Des images brèves, involontaires, comme des portes qu'on ouvre par accident et qu'on referme aussitôt sans comprendre ce qu'on a vu.

Un matin, en regardant son père courber une planche à la vapeur — le bois pâle suspendu au-dessus de la cuve fumante, Nikos arc-bouté sur les cordes de tension, la sueur traçant des rigoles dans la poussière de son visage — il vit. *Vit*, avec la netteté d'un objet posé devant lui. Quelque chose d'immense et de vert, un être d'une lenteur minérale qui tirait l'eau des profondeurs et mangeait la lumière du ciel, et derrière cet être il y avait un autre plus petit et plus chaud, et derrière encore une étendue sans bornes où il n'y avait plus rien de vivant — seulement de la roche en fusion sous un ciel embrasé, un sol orange et nu aussi loin que portait le regard, et une chaleur si totale que l'air lui-même semblait brûler.

Il cligna des yeux. La vision disparut. La planche n'était qu'une planche. Mais que signifiait ce qu'il avait vu ? L'arbre, il pouvait le comprendre — tout le monde sait que le bois vient des arbres. Mais le monde brûlant derrière l'arbre ? Le sol en fusion ? Quel rapport avec une planche de cèdre ?

Il n'avait pas les mots. Et sans les mots, les visions étaient des énigmes sans cadre — comme un homme qui verrait les pièces d'un jeu sans en connaître les règles, les dispositions sans la grille, les mouvements sans le plateau.

Il garda cela pour lui. Les enfants qui voient des choses apprennent vite à ne rien dire — non par peur, mais parce qu'il n'existe pas de mots pour ce qu'ils voient, et que les mots qui n'existent pas rendent les adultes nerveux.

Nikos dit : *Le bois ne veut pas plier. Il faut le convaincre.* Et Andréas pensa, sans savoir pourquoi : *Le bois a toujours plié. Il plie depuis bien plus longtemps que nous.* Mais cette pensée ne menait nulle part. Ce n'était pas une compréhension — c'était une intuition brute, un grondement souterrain dont il n'arrivait pas à localiser la source. Elle resta en lui comme une graine qui n'a pas encore trouvé sa terre.

Les soirs d'été, quand le travail était fini et que la chaleur descendait des collines en vagues lentes, Nikos emmenait parfois Andréas au port. Ils man-

geaient du poisson grillé sur les pierres du môle, les pieds pendant dans le vide, et ils regardaient les navires rentrer — les voiles brunes gonflées du dernier souffle du jour, les cris des marins qui jetaient les amarres, l'odeur de la marée qui montait des filets. Nikos parlait peu, mais quand il parlait c'était des bois et des courants, de la façon dont une quille doit épouser la vague au lieu de la combattre, de la patience qu'il faut pour ajuster un bordage. Et Andréas écoutait, et dans chaque parole de son père il entendait sans le savoir le commencement d'une métaphysique — parce que parler du bois et de l'eau, c'est déjà parler de la matière et de la forme, de la résistance et de la souplesse, du dialogue entre ce qui est et ce qu'on veut que ce soit.

À douze ans, il monta sur un navire construit par son père. La mer s'ouvrit devant lui, bleue et vivante, et de nouveau la vision le traversa — mais cette fois plus vaste, plus violente, impossible à refermer. Il vit la mer en profondeur : la surface, l'écume, les reflets, puis dessous quelque chose de grouillant et de prolifique, des formes translucides et anciennes d'une variété étourdissante, et plus bas encore une obscurité chaude parcourue de courants, et plus bas encore — tout au fond — un sol de roche noire d'où montaient des fumées brûlantes, et dans ces fumées des amas de matière qui n'étaient ni des pierres ni des bêtes mais quelque chose *entre les deux*, quelque chose qui hésitait au bord d'une frontière qu'il ne savait pas nommer.

Que signifiait cette hésitation ? Pourquoi la matière semblait-elle vouloir devenir *autre chose* qu'elle-même au fond de la mer ? D'où venait cette impression de seuil, de basculement, comme si les choses les plus inertes contenaient en elles la possibilité de bouger, de se reproduire, de *vivre* ?

Il ne savait pas. Il n'avait aucun mot pour cela. Empédocle avait parlé de quatre éléments et de deux forces — l'Amour et la Haine — mais ce qu'Andréas voyait ne correspondait à rien de si simple. Ce n'était ni de l'eau ni du feu ni de la terre ni de l'air. C'était quelque chose de plus fondamental, quelque chose qui *précédait* les éléments, et dont les éléments n'étaient que des expressions passagères. Mais quoi ?

Il tomba à genoux sur le pont du navire, submergé par l'ampleur de ce qu'il voyait et l'étréitesse de ce qu'il comprenait.

Les marins crurent qu'il avait le mal de mer.

Ce soir-là, en rentrant, Démétra vit le visage de son fils et sut — comme savent les mères, par ce canal qui passe sous les mots — que quelque chose s'était produit. Elle ne demanda rien. Elle posa une assiette de lentilles devant lui, versa un peu de vin dans une coupe d'argile, et resta assise en face, les mains sur les genoux, avec cette patience immense des femmes grecques qui attendent que les hommes trouvent les mots pour ce qu'ils n'arrivent pas à dire. Mais Andréas ne trouva pas les mots. Pas ce soir-là. Pas de toute son enfance. Les mots viendraient plus tard, d'une autre voix, dans une autre maison, d'une femme aux mains d'indigo dont il ne soupçonnait pas encore l'existence.

III. *L'Initiation*

La rumeur de l'enfant qui voyait se répandit comme se répandent les rumeurs dans les villages de pêcheurs — lentement, par les femmes, par les cuisines, par les regards échangés au-dessus des paniers de poisson. On disait que le fils de Nikos le charpentier tombait parfois en arrêt devant un mur ou une pierre, le regard fixe, les lèvres entrouvertes, comme saisi par quelque chose d'invisible. On disait qu'il avait un jour posé la main sur un olivier centenaire et qu'il était resté immobile si longtemps que les fourmis avaient commencé à remonter le long de son bras. On disait — mais cela, personne ne pouvait le vérifier — qu'il avait prédit la mort du mulet de Spyros en posant simplement la main sur son flanc.

Un prêtre d'Apollon, de passage en Étolie pour la fête des Thargélie, entendit parler de lui. Il vint. C'était un homme sec, au crâne rasé, qui portait une tunique d'un blanc immaculé et marchait pieds nus sur les chemins de pierre sans paraître sentir les cailloux. Il regarda l'adolescent dans les yeux — longtemps, en silence, avec cette intensité des gens qui cherchent quelque chose derrière le regard — et dit à Nikos : *Cet enfant n'est pas à toi. Il n'est à personne. Envoyez-le à Éleusis.*

Nikos refusa. Il avait besoin de son fils au chantier — Phidias le borgne vieillissait, Ménandre le silencieux parlait de rentrer chez lui en Arcadie, et les commandes ne manquaient pas. Mais c'était surtout la peur qui le retenait : la peur de perdre son fils dans les brumes du sacré, de le voir revenir changé ou de ne pas le voir revenir du tout. Démétra pleura — elle pleurait peu, mais quand elle pleurait c'était avec cette violence sourde des femmes qui sentent dans leur corps que la séparation est inévitable et qui luttent quand même, par instinct, par devoir, par amour.

Andréas hésita. Mais les visions devenaient plus fréquentes, plus profondes, plus difficiles à contenir. Il lui arrivait de toucher un mur et de sentir sous sa paume quelque chose de vaste et de comprimé, une histoire muette de chaleur et de pression et de lenteur dont il ne possédait pas la langue, comme un homme qui trouverait des inscriptions dans un alphabet inconnu : il voyait les formes, il sentait qu'elles disaient quelque chose, mais le sens lui échappait. Et cette incompréhension devenait une douleur — la douleur de celui qui porte un message qu'il ne peut pas lire.

Il partit pour Éleusis à dix-sept ans, un matin de septembre, sur un caboteur qui descendait la côte vers le golfe de Corinthe. Démétra lui avait donné une galette d'orge, un peu de fromage enveloppé dans des feuilles de vigne, et une amulette de bronze que sa propre mère lui avait transmise — un disque frappé d'un épi de blé, le symbole de Déméter, la déesse de sa lignée sans qu'elle le sût. Nikos l'avait serré dans ses bras sans un mot, puis s'était retourné vers le chantier, parce que les hommes d'Étolie ne montrent pas leurs larmes.

Le voyage dura huit jours. Andréas vit les côtes défiler — les criques blanches, les villages accrochés aux falaises, les oliviers qui descendaient jusqu'à la mer en rangées serrées. Il vit Corinthe et son isthme étroit, et le Péloponnèse à bâbord, et les îles du Saronique qui flottaient dans la brume comme des dos de baleines endormies. Et à chaque escale, il regardait les gens — les marchands, les pêcheurs, les femmes au lavoir — et il voyait, malgré lui, les couches, les profondeurs, les histoires muettes qui se superposaient sous chaque visage. Mais il ne pouvait lire aucune de ces histoires.

Il était comme un enfant dans une bibliothèque d'Alexandrie — entouré de textes, incapable de déchiffrer un seul mot.

Ce qui se passait dans les Mystères, personne ne le racontait — non par crainte du châtement, mais parce que l'expérience résistait au langage comme le feu résiste à l'eau. Les initiés descendaient sous terre. Ils buvaient le *kykéon* — un breuvage d'orge et de menthe dont certains disaient qu'il contenait autre chose, un ergot du blé qui ouvrait des portes dans l'esprit. Ils voyaient.

Mais Andréas, lui, n'avait pas besoin du *kykéon*. Il avait toujours vu. Ce que les Mystères lui apprirent, ce n'était pas à voir — c'était que d'autres avaient vu avant lui, et qu'ils avaient un nom pour ce qui se cache sous le visible : *la trame*. Le tissu sous-jacent. Le patron derrière le tapis.

Mais nommer n'est pas comprendre. Avoir un mot pour la chose, ce n'est pas savoir *ce qu'elle est* — c'est savoir *où chercher*.

Dans les entrailles du *télestérion* — cette salle immense dont les colonnes se perdaient dans le noir comme des arbres dans une forêt souterraine — dans l'obscurité totale traversée de flammes soudaines, les hiérophantes lui montrèrent l'épi de blé coupé en silence — le sacrement d'Éleusis, si simple qu'il en devenait abyssal. Un épi. Tranché. Montré sans un mot. Et Andréas, en le regardant, vit ce qu'il voyait toujours — les profondeurs, les couches, l'histoire muette — mais cette fois le spectacle était si dense qu'il en eut le souffle coupé : dans le grain de blé, il y avait le champ, et dans le champ le sol, et dans le sol les traces de tout ce qui avait vécu et nourri la terre, et dans ces traces les mêmes choses qu'il avait vues au fond de la mer et derrière la planche de cèdre — cette matière qui se transforme, se recompose, passe d'une forme à l'autre sans jamais se perdre.

Mais ce n'est pas cela qui le terrassa.

Derrière le grain, derrière le sol, derrière les formes successives de la matière, il aperçut — comme on aperçoit un rivage à travers le brouillard, sans pouvoir distinguer les arbres ni les maisons — quelque chose d'immense. Un mouvement. Le mouvement *entier*. Non pas une transformation parmi d'autres, mais le mouvement global de *tout ce qui est* — une courbe unique,

vertigineuse, qui allait de quelque chose de dense et de brûlant vers quelque chose de froid et de dispersé. Tout ce qui existe semblait emporté dans cette courbe — les pierres, les arbres, les bêtes, les hommes, les étoiles — comme des débris dans le courant d'un fleuve qui ne s'arrête jamais.

Il ne comprenait pas ce qu'il voyait. La courbe était trop vaste. Il ne pouvait en saisir ni le début — un point de densité inconcevable, replié sur lui-même comme un poing fermé — ni la fin, qui ressemblait à un émiettement, une dispersion si totale que le mot « rien » lui-même semblait trop plein pour la décrire.

Il ne savait pas qu'il venait d'entrevoir, en un éclair, ce que d'autres mettraient des millénaires à formuler.

Il savait seulement qu'il avait peur.

Les autres initiés pleuraient ou priaient ou restaient prostrés dans un silence béat. Andréas, lui, tremblait. Non pas du tremblement de l'extase — du tremblement de celui qui se tient au bord d'un gouffre et qui comprend que le gouffre n'a pas de fond.

Le grand prêtre vit dans ses yeux cette frayeur et dit : *Tu es un anoptéros. Un oracle sans ailes. Tu vois mais tu ne comprends pas encore ce que tu vois. Et personne ici ne peut te l'enseigner. C'est la vie qui enseigne. Rentre chez toi. Vis. Les réponses viendront — mais jamais quand tu les attends.*

Andréas resta trois semaines de plus à Éleusis, non pour les rites — ceux-ci étaient achevés — mais parce qu'il n'avait pas la force de repartir. Il dormait dans la cour du sanctuaire, parmi les pèlerins et les mendiants, mangeait le pain de l'hospitalité sacrée, et passait ses journées à marcher dans les collines sèches qui entouraient le temple, en essayant de retrouver, dans la lumière du jour, la cohérence de ce qu'il avait vu dans le noir. Mais la vision du jour n'était pas celle de la nuit. Le jour montrait les choses séparées — le rocher, l'olivier, le lézard sur la pierre, le ciel. La nuit, dans le *télestérion*, tout avait été un. Et cet un lui manquait comme manque un membre amputé.

Il repartit un matin d'octobre, quand les premières pluies faisaient fumer les collines et que la mer virait du bleu au gris. Il portait dans ses yeux quelque chose qui n'y était pas quand il était arrivé — non pas un savoir,

pas encore, mais l’empreinte d’un savoir possible, comme le moule porte l’empreinte de la forme qu’on y coulera.

IV. *Le Retour et les Questions*

Il revint en Étolie porteur d’images qu’il ne savait pas lire — comme un homme qui aurait reçu une carte dessinée dans une langue étrangère : il voyait les tracés, les grandes masses, mais pas les légendes, pas les échelles, pas ce que les formes *signifiaient*.

Démétra le vit descendre du chemin et sut aussitôt que son fils était parti un garçon et revenait quelque chose d’autre — pas un homme, pas encore, plutôt un homme en train de se faire, comme une planche en train de prendre sa forme dans la vapeur. Elle ne dit rien. Elle posa devant lui un bol de soupe aux fèves, du pain, un peu de vin, et elle le regarda manger avec cette attention sans questions des mères grecques qui savent qu’il y a des silences plus nourriciers que les paroles.

Nikos, lui, fut plus direct. *Alors ? Qu’est-ce qu’ils t’ont appris ?* Andréas ne sut pas quoi répondre. Qu’avait-il appris ? Un mot — *la trame*. Une terreur. Et trois choses.

Trois choses seulement, arrachées à la masse de ce qu’il ignorait :

Premièrement : la matière se transforme. Tout ce qui existe a été autre chose avant, et sera autre chose après. L’arbre derrière la planche, le sol derrière le grain, les formes au fond de la mer — tout parle de transformation. Cela, n’importe quel berger le sait en regardant un feu. Héraclite l’avait dit : *Tout s’écoule*. Mais Andréas avait vu quelque chose de plus : la transformation n’était pas un désordre. Elle avait une *direction*. Du dense vers le dispersé. Du chaud vers le froid. Et cette direction était irréversible — le bois brûlé ne redevient pas du bois. Pourquoi ? Qu’est-ce qui pousse les choses dans un seul sens ?

Deuxièmement : la complexité monte. Pas toujours, pas partout, mais par endroits, contre le courant de la dispersion, des choses s’assemblent au lieu de se disperser. La matière brute produit des pierres, les pierres produisent des sols, les sols produisent des arbres, les arbres produisent des graines

qui produisent d'autres arbres. Et dans la mer, au fond, l'hésitation qu'il avait vue — cette matière qui n'était ni morte ni vivante — semblait être le point exact où le mouvement de dispersion et le mouvement d'assemblage se croisent. Mais comment la matière pouvait-elle s'assembler si le courant général l'emporte vers la dispersion ? Quelle force poussait contre le fleuve ?

Troisièmement : il avait vu la courbe entière. Pas clairement — comme un éclair dans la nuit qui imprime une image trop vaste pour l'œil. Mais il savait que la courbe avait un début et une fin. Que le début était un point d'une densité inimaginable. Et que la fin était un émiettement total. Et que *tout* — tout ce qui a jamais existé, tout ce qui existe, tout ce qui existera — est quelque part sur cette courbe, entre le poing fermé et la poussière.

Trois choses. Trois bouts de fil arrachés à un tissu immense. Assez pour savoir qu'il y avait un tissu. Pas assez pour en comprendre le motif.

Il reprit les outils de son père. Que pouvait-il faire d'autre ? La vision ne nourrit pas. L'énigme ne courbe pas les planches. Et Nikos vieillissait — ses épaules se voûtaient, ses mains perdaient leur assurance sur le rabot, et Phidias le borgne s'était cassé le poignet en tombant d'un échafaudage, ce qui laissait le chantier à court de bras. Il fallait bien que quelqu'un reprenne.

Andréas découvrit quelque chose d'inattendu : les mains aidaient. Chaque geste de construction était une question posée au monde. Quand il ajustait un joint, il se demandait : *Qu'est-ce qui fait que deux pièces de bois tiennent ensemble ? Quelle force les lie ? Et est-ce la même force qui lie les pierres entre elles, et les os dans un corps, et les étoiles dans le ciel ?* Le bois ne répondait pas, bien sûr. Mais les questions, en se multipliant, dessinaient les contours d'une carte. Pas les légendes — les contours. Et les contours, c'est déjà un commencement.

Il travailla quatre ans dans le chantier de son père. Quatre ans de copeaux et de goudron, de navires mis à l'eau et de navires réparés, de matins salés et de soirs fatigués. Il mangeait avec ses parents, dormait dans la petite chambre sous le toit où il avait grandi, et le soir, quand le vent tombait et que le silence de la colline recouvrait le bruit de la mer, il restait assis sur le banc sous le figuier et il regardait les étoiles.

Les étoiles le terrifiaient et le consolait à la fois. Elles terrifiaient parce qu'il voyait — il ne pouvait pas *ne pas* voir — leur appartenance à la courbe, leur place dans le grand mouvement, chacune un feu en train de se consumer dans la direction irréversible du dispersé. Elles consolait parce qu'elles brûlaient *quand même*. Elles ne savaient rien de la courbe. Elles n'avaient ni peur ni espoir. Elles brûlaient simplement, et leur lumière traversait le vide pour tomber sur les yeux d'un charpentier assis sous un figuier en Étolie, et ce chemin de la lumière — de l'étoile à l'œil — était lui-même une connexion, un fil dans le tissu, une preuve que le tissu tenait.

Un soir, Nikos s'assit à côté de lui. Ils restèrent longtemps sans parler — c'était leur langue à eux, le silence. Puis Nikos dit : *Tu ne resteras pas*. Ce n'était pas une question. Andréas ne répondit pas. *Il y a un chantier au Pirée*, continua Nikos. *Héraklédès le Corinthien cherche un charpentier. C'est le plus grand port de Grèce. Si tu dois chercher des réponses, c'est là-bas que tu les trouveras. Pas ici, avec les chèvres et les étoiles.*

Andréas regarda son père. Nikos avait les yeux fixés sur la mer, en contrebas, là où les lumières des barques de pêche dansaient sur l'eau noire. Il avait dans le visage cette dignité rude des hommes qui donnent ce qu'ils aiment sans demander qu'on les remercie.

Andréas partit pour Athènes au printemps suivant.

V. *Mélaina*

Il la vit pour la première fois dans la cour d'un tanneur du Pirée, un jour où il était monté à Athènes livrer un navire.

Le Pirée, en ce temps-là, était le ventre d'Athènes — le ventre bruyant, odorant, affairé, par lequel la cité avalait le monde et le recrachait transformé. Les quais grouillaient de marins phéniciens, de marchands égyptiens, d'esclaves thraces et de prostituées de toutes les côtes, et dans les ruelles qui montaient du port vers la ville haute, les ateliers se serraient les uns contre les autres — les forgerons, les cordiers, les voiliers, les potiers, et les tanneurs dont l'odeur âcre de peaux traitées et d'urine de vache mar-

quait leur quartier comme un territoire que l'odorat reconnaissait avant les yeux.

Ce qu'il vit d'abord — avant la trame, avant le don, avant toute pensée — ce fut un corps. Des bras nus jusqu'aux épaules plongés dans la teinture, la peau cuivrée par le travail au soleil, et une manière de se mouvoir qui n'avait rien de la grâce domestiquée des femmes de bonne famille — une aisance animale, précise, comme si son corps habitait l'espace sans demander la permission. La courbe de sa nuque quand elle se penchait sur le bac de teinture. Les tendons de ses avant-bras qui roulaient sous la peau quand elle tordait l'étoffe. Et elle parlait à une servante avec cette autorité calme des femmes qui savent que le monde tient parce qu'elles le tiennent.

Andréas eut chaud. C'était un chaud qui n'avait rien à voir avec la trame ni avec Éleusis — un chaud ancien, banal, impérieux, le chaud du sang qui accélère et de la bouche qui s'assèche. Le désir. La chose la plus commune du monde, et la plus irréductible. Et il fut stupéfait — presque soulagé — de constater que malgré les visions, malgré le don, malgré Éleusis, il était encore capable de réagir à une femme avec cette bêtise magnifique du corps qui veut un autre corps.

Puis il essaya de voir. Par réflexe, comme il voyait tout le monde — en transparence, à travers les couches.

Il ne vit rien.

Depuis Éleusis, les visions étaient partout. Il ne pouvait pas regarder un homme sans voir, en transparence, les couches — le nourrisson sous l'adulte, le vieillard à venir sous le jeune homme, et derrière encore les ombres plus anciennes, les formes animales et végétales et minérales dont chaque être était fait. Les gens étaient devenus translucides. Beaux, mais translucides.

Mélaina, non. Mélaina était *opaque*. Pas au sens d'obscur — au sens de *dense*. Pleine. Irréductible à autre chose qu'elle-même. Quand il la regardait, la vision ne montrait pas les couches habituelles. Elle montrait une présence massive, ramassée, un nœud si serré dans le tissu du monde que le regard ne pouvait pas le défaire.

Cela le troubla davantage encore que le désir — parce que le désir, au moins, il savait le nommer. L’opacité, non.

Il revint le lendemain. Et le surlendemain. Il trouvait des prétextes — un cordage à acheter chez un shipchandler voisin, un outil à faire réparer chez le forgeron d’en face. Le quartier des tanneurs était un labyrinthe de ruelles étroites où les eaux usées coulaient au milieu du chemin et où les enfants jouaient pieds nus entre les bacs de teinture, et il apprit vite les raccourcis, les recoins d’ombre où l’on pouvait s’arrêter sans avoir l’air d’attendre. Il avait l’air d’attendre quand même. Les voisines le remarquèrent avant Mélaina — elles avaient l’œil pour ce genre de choses, les voisines du Pirée, habituées à lire les histoires d’amour dans la démarche des hommes qui passent trop souvent devant la même porte.

Elle le remarqua le troisième jour. *Tu es le charpentier d’Étolie ?* Il hocha la tête. *On m’a dit que tu construis des navires qui ne coulent pas.* Il dit, et c’était la première chose honnête qu’il lui disait : *Tous les navires finissent par couler.* Elle rit — un rire bref, sec, qui descendit dans le ventre d’Andréas et s’y installa — et elle dit : *Au moins tu es honnête. C’est rare, pour un homme qui vend des bateaux.*

Les semaines qui suivirent furent un apprentissage d’un genre qu’Éleusis n’enseignait pas — l’apprentissage de l’autre. Ils se parlaient dans la cour du tanneur, entre les bacs, dans l’odeur terrible de la teinture et des peaux, et peu à peu le silence entre les mots devint habitable, comme ces pièces qu’on n’ose pas meubler tout de suite parce qu’on veut d’abord en sentir les proportions. Andréas apprit qu’elle était née au Pirée, fille d’un teinturier et d’une sage-femme, qu’elle avait perdu sa mère à quatorze ans et repris l’atelier de son père à dix-huit quand il était tombé malade, qu’elle vivait seule dans une petite maison derrière l’échoppe avec une servante nommée Phyllis et un chat noir qui n’avait pas de nom parce qu’elle disait que les chats se nomment eux-mêmes.

Et il commença à comprendre pourquoi sa vision se comportait différemment avec elle.

Mélaina ne voyait pas la trame. Elle n’avait pas le don d’Andréas — cette perception verticale, géologique, qui traversait les couches du temps et de la

matière. Son don — car c'en était un, même si elle ne l'aurait jamais nommé ainsi — était d'un autre ordre. Horizontal. Charnel. Immédiat.

Mélaina savait lire le vivant.

Non pas comme un médecin lit les symptômes — de l'extérieur, avec des mots et des catégories. Comme un fleuve lit son lit. De l'intérieur. Par le courant. Elle sentait, dans son propre corps, ce qui se passait dans les corps autour d'elle. Elle savait qu'une femme était enceinte avant que la femme elle-même ne le sût — elle le sentait comme on sent un changement de vent, une inflexion dans l'air. Elle posait ses mains sur le ventre d'une chèvre malade et ses mains *savaient* — avant toute pensée, avant tout raisonnement — où le mal se logeait et quelle herbe pouvait le déloger.

Les femmes du quartier venaient la voir pour les accouchements, les fièvres des enfants, les saignements qui ne s'arrêtaient pas. Elles l'appelaient *maines d'eau*, parce que ses mains semblaient trouver naturellement le chemin du soulagement, comme l'eau trouve naturellement la pente. Andréas les vit un soir, les femmes — une file discrète le long du mur de la cour, des mères avec des enfants sur la hanche, des vieilles courbées par l'âge, une fille très jeune qui se tenait le ventre — et il comprit que Mélaina n'était pas seulement une teinturière. Elle était le centre d'un réseau invisible de soins et de confiance, un réseau qui fonctionnait en dehors des médecins du temple et des prêtres d'Asclépios, un réseau de femmes qui se transmettaient l'adresse de la fille aux mains d'eau comme on se transmet un secret utile.

Un soir, quand il la connaissait depuis assez longtemps pour que les questions dangereuses deviennent possibles, il lui demanda : *Comment sais-tu où poser les mains ?*

Elle réfléchit. Pas par coquetterie — elle réfléchissait vraiment, comme si personne ne le lui avait jamais demandé de cette façon.

Je ne sais pas, dit-elle. C'est comme si mon corps connaissait le chemin. Comme si le sang de l'autre appelait le mien. Comme s'il y avait un langage entre les corps, plus ancien que les mots, et que mes mains parlaient ce langage sans que ma tête le comprenne.

Et Andréas eut un vertige. Parce que ce que Mélaina décrivait — un savoir sans compréhension, une connaissance sans mots, un contact avec quelque chose de profond et de vrai dont le sens échappe — c'était *exactement* ce qu'il vivait avec la trame.

Ils étaient dans le même labyrinthe. Simplement, ils y étaient entrés par des portes différentes.

VI. Les Corps

Leur première nuit fut un chantier naval.

Ce n'était pas une métaphore — c'est ce qu'Andréas pensa après, en regardant le plafond de la chambre louée près du port, Mélaina endormie contre lui, la peau encore humide, les cheveux éparpillés sur son torse comme des algues sur une coque échouée. Un chantier naval. Quelque chose qu'on construit à tâtons, dans l'urgence et la maladresse, avec des matériaux qu'on ne connaît pas encore, et qui tient quand même — qui tient parce que les corps en savent plus que les têtes, et que les mains qui savent courber le bois savent aussi trouver la cambrure d'un dos, et que les mains qui savent lire les maladies savent aussi lire le désir, et que le langage entre les corps dont elle avait parlé — ce langage plus ancien que les mots — était aussi le langage de *cela*, de cette chose urgente et désordonnée qui se passe quand deux peaux se rencontrent sans intermédiaire.

La chambre était petite — un lit de corde et de paille, un tabouret, une cruche d'eau. Par la fenêtre sans volet, le bruit du port montait : les cris des marins de nuit, le grincement des amarres, le clapotis de l'eau noire contre les coques. Une lampe à huile posée sur le tabouret jetait une lumière orange qui faisait danser les ombres sur les murs de chaux. Et dans cette lumière, le corps de Mélaina.

Il avait eu peur, un instant, que la trame revienne pendant l'amour. Que la vision fasse de Mélaina un objet transparent, un réseau de couches et de profondeurs à traverser du regard. Mais non. La trame ne vint pas. Le corps de Mélaina resta opaque — magnifiquement, furieusement opaque — et cette opacité était le contraire exact de ce qu'il vivait avec le reste du monde. Avec

le reste du monde, il voyait trop. Avec Mélaina, il sentait trop. Sa peau sous ses doigts n'était pas une surface à traverser — c'était un territoire à habiter. Chaque centimètre avait sa texture, sa chaleur, sa réponse. Les creux de ses clavicules, le grain différent de l'intérieur des bras, la ligne d'ombre au bas du ventre, et cette façon qu'elle avait de cambrer le dos quand ses mains descendaient — non pas un abandon mais une *invitation*, un mouvement qui allait vers lui autant qu'il allait vers elle, un dialogue de pressions et de retraits et de retours.

Il y eut de la maladresse — bien sûr qu'il y eut de la maladresse. Des coudes mal placés, un rire étouffé quand leurs nez se cognèrent, un moment où il ne sut plus quoi faire de ses mains et où elle les prit et les posa elle-même là où elles devaient être, avec cette autorité naturelle qui était la sienne en toutes choses. Et cette maladresse fut une grâce — parce qu'elle prouvait que ce qui se passait entre eux n'était pas un rituel ni un accomplissement mais un *apprentissage*, le premier jour d'un travail qui durerait des années et qui ne serait jamais fini.

Et il comprit — pas dans sa tête, dans sa peau — quelque chose que les hiérophantes d'Éleusis ne lui avaient pas enseigné : que le savoir du corps n'est pas un savoir *inférieur*. Que le désir n'est pas un obstacle à la vision. Que la chair qui veut la chair accomplit, dans sa bêtise splendide, le même geste que la matière au fond de la mer — cette hésitation au bord de la frontière entre l'inerte et le vivant, cette insistance à *toucher* ce qui est autre, à franchir la limite du soi pour entrer dans le non-soi. Faire l'amour, c'était traverser la frontière. Non pas celle de la trame — celle de l'existence.

Mélaina se réveilla. Le port bruissait encore — les veilleurs qui s'interpellaient, un chien qui aboyait quelque part dans les docks, le claquement d'une voile mal arrimée. Elle posa sa main à plat sur sa poitrine — ce geste de guérisseuse, ce réflexe de lecture — et elle dit, les yeux encore troubles de sommeil : *Je te sens*.

Quoi ?

Ton cœur. Mais pas seulement ton cœur. Quelque chose dessous. Quelque chose de vaste. Comme un bruit de fond, très loin, très ancien. Quand je pose les mains

sur les gens, je sens leur corps. Sur toi, je sens quelque chose derrière ton corps. Comme un écho.

Il se tut. Il venait de comprendre pourquoi sa vision ne traversait pas Mélaina. Ce n'était pas qu'elle bloquait la trame — c'est que la trame, en elle, passait *autrement*. Pas par le regard. Par le toucher. Mélaina n'était pas opaque à la trame — elle en était un *canal*. Un canal d'un autre type que le sien. Et quand leurs corps se touchaient, les deux canaux se frôlaient sans se confondre, comme deux fleuves qui se longent avant de se jeter dans la même mer.

Il l'embrassa. Non pas le baiser d'après l'amour — tendre, amorti, déjà tourné vers le sommeil. Un autre baiser. Un baiser de reconnaissance. Celui qu'on donne à quelqu'un quand on comprend, pour la première fois, qu'on ne sera plus seul dans le labyrinthe.

Dehors, l'aube grisait le ciel au-dessus du port. Les premiers bruits du matin montaient — les marchands de poisson qui installaient leurs étals, les ânes chargés de jarres qui descendaient vers les quais, le raclement des coques qu'on tirait au sec pour le radoub. Le monde reprenait sa course, indifférent et magnifique, et quelque part dans une chambre au-dessus du port, deux corps mêlés apprenaient un langage que personne n'avait écrit et que tout le monde connaissait.

VII. Le Mariage et les Deux Savoirs

Ils se marièrent à la fin de l'été, dans la cour de la maison de Mélaina, sous un dais de branches d'olivier tressées que les voisines avaient accroché entre les murs. Nikos vint d'Étolie, un peu perdu dans cette grande ville où les rues étaient pavées et où les gens parlaient trop vite, et il regarda son fils comme on regarde un navire qu'on a construit et qui prend le large — avec fierté, avec terreur, avec la certitude muette qu'on ne maîtrise pas les mers. Démétra était venue aussi, silencieuse et droite dans sa robe de laine noire, et elle avait regardé Mélaina avec cette évaluation sans malveillance des belles-mères qui cherchent dans la femme de leur fils la trace d'une solidité suffisante. Elle l'avait trouvée.

La cérémonie fut simple — du vin versé en libation, des graines de sésame jetées sur les mariés, un hymne chanté par un voisin qui avait une belle voix et un autre qui n'en avait pas. Puis un repas dans la cour, du poisson grillé et des galettes, du vin résiné, des figues et du fromage. Les voisins étaient venus — le forgeron d'en face, les femmes du quartier avec leurs enfants, le vieux tanneur qui avait été le maître de Mélaina et qui pleurait sans raison apparente dans un coin, un marin crétois qui s'était invité lui-même et que personne n'osa chasser parce qu'il avait apporté trois amphores de vin.

Les premiers mois furent voraces.

Ils firent l'amour avec l'appétit de ceux qui découvrent que le corps de l'autre est un pays dont la carte se redessine à chaque visite — on croit connaître la côte et on trouve une crique, on croit avoir épuisé la plaine et on découvre un col. Andréas apprit le corps de Mélaina comme il avait appris le bois — en l'écoutant, en le respectant, en cherchant le sens du grain au lieu de le forcer. Il apprit quels gestes la faisaient se cambrer et lesquels la faisaient rire, quels mots murmurés contre sa nuque ouvraient quelque chose en elle et quels silences le fermaient, et il apprit — cela le bouleversa — que le plaisir qu'il lui donnait était une forme de connaissance, pas seulement du corps de Mélaina mais du *vivant* : que la chair heureuse répond différemment que la chair indifférente, que le désir modifie la texture de la peau et la profondeur du souffle, et que ce qui se passe entre deux corps nus n'est pas un à-côté de la vie mais son *centre*, le point exact où la matière décide de ne pas rester matière et de devenir quelque chose d'autre.

Mélaina, de son côté, découvrait en Andréas un corps traversé par une vision. Quand elle posait les mains sur les gens ordinaires, elle sentait le sang, les organes, le fil du vivant. Quand elle posait les mains sur Andréas — surtout dans l'amour, surtout dans ces moments où les défenses tombent et où l'on n'est plus qu'une surface ouverte — elle sentait, derrière le sang et les organes, quelque chose de vaste, de très ancien, de structurel, comme si le corps d'Andréas était une fenêtre et qu'en le touchant elle touchait aussi ce qui était derrière la fenêtre.

Tu es bizarre, lui dit-elle un matin, les jambes encore mêlées aux siennes, le drap roulé quelque part au pied du lit. *Tu es bizarre et ça ne me déplaît pas.*

Bizarre comment ?

Quand je te touche, je ne touche pas que toi. Je touche plus loin. Plus profond. C'est comme si ta peau était plus mince que celle des autres — comme si le monde entier était juste dessous, et que je pouvais presque le sentir.

Il sourit. Et toi ? Quand je te touche — toi — je ne vois rien. Pour la première fois de ma vie, je ne vois rien. Il n'y a que toi. Pas de couches, pas de profondeurs. Juste ta peau. Et ta peau me suffit.

Ça devrait m'inquiéter ?

C'est la plus belle chose qui me soit arrivée.

Ce que les voisins voyaient : un charpentier et une guérisseuse qui s'installaient dans une maison modeste du Pirée. Un couple jeune, travailleur, un peu étrange — lui trop silencieux, elle trop sûre d'elle. Une vie normale. Lui partait le matin au chantier d'Héraklédès, remontait la ruelle à midi pour manger le ragoût que Phyllis la servante avait préparé, redescendait travailler jusqu'au soir. Elle tenait l'atelier de teinture, recevait les femmes qui venaient pour les soins, préparait les herbes et les emplâtres dans la cour. Des voisins qui s'arrêtaient devant la porte, un chat qui dormait au soleil, des enfants du quartier qui jouaient dans la ruelle. Les bruits quotidiens d'un port de commerce — les coups de marteau des forgerons, le grincement des chariots, les cris des marchands, et par-dessus tout cela le souffle de la mer, constant et indifférent.

Ce qui se passait à l'intérieur de cette vie n'était pas normal.

Le soir, quand la maison était close et que la lampe à huile réduisait le monde aux dimensions d'un cercle d'or, Andréas parlait. Pour la première fois de sa vie, il parlait de ce qu'il voyait — non pas parce qu'il avait enfin trouvé les mots, mais parce que Mélaina les lui arrachait. Elle avait cette faculté des esprits véritablement puissants : elle posait des questions qui rendaient les réponses possibles. Et la parole venait mieux après l'amour — non pas parce que le plaisir les rendait plus intelligents, mais parce qu'il les rendait plus honnêtes. Les corps ne mentent pas. Et deux personnes qui viennent de se connaître dans la nudité ont moins de raisons de tricher avec les mots.

Tu dis que tu vois des couches, dit-elle un soir, le menton posé sur son épaule, la voix encore un peu rauque. Mais est-ce que ce sont des choses différentes les unes au-dessus des autres — comme des étoffes empilées — ou est-ce que c'est la même chose vue de plus en plus près ?

Il resta bouche ouverte. Il n'avait jamais formulé la distinction. Il voyait, depuis l'enfance, des profondeurs — l'arbre sous la planche, la roche sous le mur, l'ancien sous le présent. Mais il avait toujours reçu ces visions comme un spectacle, quelque chose qu'on *subit*, pas qu'on *interroge*. Mélaina, en une question, venait de le forcer à passer du regard à la pensée.

Je ne sais pas, dit-il.

Alors regarde mieux.

Il regarda mieux. Des semaines durant, il porta cette question comme on porte une braise dans la paume — avec douleur, avec attention — et il observa les visions à travers ce nouveau prisme. Quand la trame lui montrait les couches de la pierre, il ne se contentait plus de *voir* la succession des strates : il la *comparait* avec ce qu'il voyait dans les couches de la mer, dans les couches du bois, dans les couches de la ville. Était-ce la même chose ? Des choses différentes ? Le même mouvement à des échelles différentes ?

Et un soir, en regardant les flammes dans le foyer — Mélaina cardait la laine dans le coin, Phyllis était couchée, le chat ronronnait sur le seuil — il eut une percée :

Les deux. C'est les deux en même temps. Les couches s'empilent — chaque niveau est distinct, le grain de bois n'est pas la fibre, la fibre n'est pas la poussière dont la fibre est faite. Mais le mouvement est le même à chaque niveau. Quelque chose se condense, se complique, se maintient un temps, puis se défait et nourrit le niveau suivant. Je vois ce même mouvement partout — dans la flamme, dans l'arbre, dans la cité. Comme un motif qui se répète à toutes les tailles.

Et ce motif — c'est quoi ?

Il resta longtemps silencieux. Puis :

Je ne sais pas comment le dire. C'est comme... un souffle. Une respiration. Les choses se contractent, deviennent denses, deviennent quelque chose, tiennent un

temps — puis se relâchent et se dispersent. Et de cette dispersion, d'autres choses se contractent. Et ainsi de suite.

Comme l'inspiration et l'expiration.

Oui. Sauf que ce n'est pas un cercle. Le souffle va quelque part. La direction que j'ai vue à Éleusis — du dense vers le dispersé — c'est la pente générale. Mais contre cette pente, par endroits, le souffle remonte. Des choses se forment qui n'existaient pas avant. Des choses plus complexes que ce dont elles sont faites. Et je ne sais pas pourquoi.

Mélaina posa sa main sur la sienne. Et sous le contact de ses doigts tachés d'indigo, il sentit — pour la première fois — quelque chose qu'il ne voyait pas mais qu'elle portait. Un courant. Pas le courant de la trame — pas le grand fleuve de la matière qui se transforme. Un autre courant. Plus chaud. Plus insistant. Comme un contre-courant dans le fleuve, qui remonte la pente au lieu de la descendre.

Tu le sens ? dit-elle.

Oui. Qu'est-ce que c'est ?

C'est ce qui pousse contre la pente. C'est ce que mon corps sait et que ta vision ne montre pas. Tes couches, ton grand mouvement du dense vers le dispersé — c'est l'endroit du tissu. Moi, je touche l'envers. Et l'envers, c'est ce qui résiste à la dispersion. Ce qui s'assemble au lieu de se défaire. Ce qui se transmet au lieu de se perdre.**

Comment le sais-tu ?

Parce que je le porte. Chaque femme le porte. Quand je pose mes mains sur une femme qui accouche, je sens un fil — pas ton fil à toi, pas le grand mouvement des pierres et des étoiles. Un autre fil. Plus fin. Plus chaud. Le fil qui va de cette femme à sa mère, et de sa mère à la mère de sa mère, et ainsi en remontant, très loin, plus loin que je ne peux sentir. Et ce fil ne se rompt pas. Il se dédouble — un brin dans la mère, un brin dans l'enfant. Et le brin neuf n'est pas identique à l'ancien. Il est... recombéné. Comme un tisserand qui reprendrait les mêmes fils pour faire un motif différent.

Andréas la regarda avec un respect qui ressemblait à de la crainte.

Tu décris un contre-courant, dit-il lentement. La matière se disperse — c'est ce que je vois. Mais le vivant s'accumule — c'est ce que tu sens. La même substance, mais travaillée dans l'autre sens.

Non, dit-elle. Pas tout à fait. Ton fleuve, celui qui va du dense vers le dispersé — le vivant ne s'y oppose pas. Il le chevauche. Il utilise le courant de la dispersion pour se propulser. Comme un nageur qui utilise le courant au lieu de lutter contre lui.

Et cette image — si concrète, si éloignée des Mystères et du kykéon — ouvrit en Andréas quelque chose qu'Éleusis n'avait pas su ouvrir. Il venait de comprendre que ses deux questions — *Pourquoi la matière va-t-elle dans un seul sens ?* et *Comment la complexité peut-elle monter si le courant descend ?* — n'étaient pas deux questions distinctes. C'était la même question vue de deux côtés. Le vivant ne contredisait pas le mouvement de la matière — il l'habitait. Il se servait de la pente pour construire des formes que la pente, seule, n'aurait jamais produites.

Il la prit dans ses bras. Non pas par désir — par gratitude, par vertige intellectuel, par cette reconnaissance animale que le corps exprime mieux que les mots. Il la serra contre lui et sentit, peau contre peau, les deux courants se frôler — le sien et le sien, la trame et le fil, l'endroit et l'envers. Et il pensa : *C'est cela, l'amour. Pas un sentiment. Un lieu. Le lieu où les deux faces du monde se touchent.*

Mais *comment ?* Et *pourquoi ici* plutôt qu'ailleurs ? Et surtout — cette question qui le brûlait depuis Éleusis — *pour combien de temps ?*

Ces questions, Mélaina ne pouvait pas y répondre. Pas parce qu'elle n'était pas assez savante — parce que les réponses n'existaient pas encore. Elles étaient devant eux, dans le temps, comme des pierres dans un fleuve qu'on ne peut atteindre qu'en marchant.

VIII. Théon

L'enfant naquit au cœur de l'été, dans une chaleur d'étuve qui collait les draps aux corps.

Mélaina avait su avant tout le monde — avant les signes visibles, avant les nausées, avant l'absence du sang. Elle avait su comme elle savait toujours : par le corps, par le fil, par cette lecture intérieure que les mots ne pouvaient qu'approximer. Un matin, en posant la main sur son propre ventre — un geste machinal, pas encore un geste de mère — elle avait senti le dédoublement. Le fil qui la traversait, le fil qui allait de sa mère à la mère de sa mère et au-delà, ce fil venait de se scinder. Un brin continuait en elle. L'autre, minuscule, à peine perceptible, commençait un chemin neuf.

Elle avait dit à Andréas : *Je suis enceinte*. Et il avait vu dans ses yeux quelque chose qu'il ne lui connaissait pas — non pas de la joie, pas encore, mais une gravité nouvelle, comme si elle venait de prendre la mesure d'une responsabilité qui dépassait l'humain.

Les mois de la grossesse furent un temps suspendu. Mélaina continua de travailler — la teinture, les soins — mais avec une lenteur nouvelle, une attention portée à chaque geste qui n'était pas de la prudence mais de l'écoute. Elle écoutait le fil neuf qui grandissait en elle, le sentait se densifier, se compliquer, prendre des formes. Et parfois, le soir, elle prenait la main d'Andréas et la posait sur son ventre, et elle disait : *Écoute*. Non pas les coups de pied — ceux-là viendraient plus tard. Quelque chose de plus subtil. Un frémissement dans le fil, une pulsation qui n'était pas le cœur mais le *devenir* — la potentialité en train de se déplier.

Andréas, de son côté, travaillait au chantier avec une énergie féroce. Il y avait dans cette énergie quelque chose d'ancestral — le mâle qui prépare le nid, qui construit, qui accumule, qui s'assure que la structure tiendra quand la vie nouvelle arrivera. Il prenait plus de commandes, travaillait plus tard, revenait fourbu le soir avec des copeaux dans les cheveux et la peau salée de sueur, et Mélaina le regardait manger avec cette tendresse un peu moqueuse des femmes enceintes pour les hommes qui s'agitent autour d'elles sans rien pouvoir faire d'utile.

Elle accoucha comme les femmes accouchent — seule avec d'autres femmes, dans cette compagnie ancienne et silencieuse des mains qui savent. La sage-femme du quartier, une vieille nommée Agathé qui avait mis au monde la moitié des enfants du Pirée, et trois voisines qui se relayaient

pour tenir les linges et chauffer l'eau. Andréas attendit dehors, assis sur le seuil, les mains vides, réduit à l'inutilité magnifique des hommes devant l'acte le plus radical du vivant — un corps qui se scinde pour en produire un autre, la continuation du fil que Mélaina sentait dans sa chair et qu'il ne pouvait que deviner par les sons qui traversaient le mur : le souffle, le cri, le silence terrible, le cri encore, et enfin le vagissement.

On lui mit l'enfant dans les bras.

Et quelque chose qu'il n'avait jamais vu se produisit.

Pour la première fois, il vit les deux *en même temps* — sa vision et celle de Mélaina, les couches et le fil, la matière et le vivant, l'endroit et l'envers — non pas superposés comme deux images transparentes mais *entrelacés*, tissés l'un dans l'autre, indissociables. L'enfant n'était pas de la matière *plus* de la vie. Il était le point où les deux devenaient la même chose. Le nœud où le grand fleuve de la dispersion et le contre-courant du vivant se croisaient et produisaient quelque chose de neuf — non pas une étoile, non pas une graine, mais un *être*, unique, irremplaçable.

Voilà, pensa-t-il. Voilà ce que je cherche depuis Éleusis. La réponse à "comment la complexité monte-t-elle contre la pente". Elle ne monte pas contre. Elle naît du croisement des deux forces. De l'entrelacement.

Mélaina le regardait depuis le lit, épuisée, les cheveux plaqués, et elle lisait sur son visage cette expression qu'elle connaissait — l'expression de l'homme qui voit. Mais il ne regardait pas *à travers*. Il regardait *devant lui*.

Il appela l'enfant Théon — le divin — et c'était exact : le divin n'est pas ce qui dépasse l'humain, c'est ce qui s'y concentre.

Mais dans cette joie, quelque chose le glaça. Car en voyant les deux tissus entrelacés, il avait aussi vu — le cœur glacé d'effroi — la *portée* du fil de Théon dans le tissu. Et cette portée n'allait pas loin. Le fil de son enfant était lumineux, dense, brûlant de possibles — mais court. Il ne savait pas *pourquoi* il voyait cela. Il ne savait pas si c'était un fait ou une peur. Il ne savait même pas s'il savait lire ce qu'il voyait.

Mais la peur était là.

Il ferma les yeux. Il serra l'enfant contre lui. Il refusa. Pour la première fois, il opposa au don la seule force qui pouvait s'y opposer : la volonté brute, animale, déraisonnable, d'un père qui dit *non* à ce qui est.

Les dieux — s'il y a des dieux — doivent admirer cela. Le courage de l'insecte qui se dresse devant la roue. Non pas parce qu'il peut l'arrêter. Mais parce qu'il se dresse.

Mélaina, le premier soir, prit Andréas par le visage comme elle le faisait parfois — ses mains d'indigo sur ses joues, ses yeux dans les siens — et elle dit : *Arrête de le regarder comme s'il allait disparaître. Il est là. Il est chaud. Il respire. Sois là aussi.*

Il essaya.

IX. Les Années de Lumière

Les années qui suivirent furent les plus belles de leur vie, et ils le savaient tous les deux, chacun à sa manière — lui parce que sa vision lui avait montré la brièveté possible du fil, elle parce que le sang dit aux mères ce que la raison ne peut pas formuler. Et cette connaissance empoisonnait chaque joie en même temps qu'elle la rendait plus intense, comme le sel relève la douceur : chaque matin où l'enfant se réveillait en riant était un miracle dont ils mesuraient le prix.

Mais ils firent quelque chose que les êtres qui savent font rarement : ils *vécurent quand même*. Pas dans l'angoisse. Pas dans le déni. Dans l'attention. Une attention presque douloureuse aux détails — la forme d'un nuage, l'odeur du pain, le son des pieds nus de Théon sur les dalles, les questions interminables d'un enfant de cinq ans à qui le monde semble devoir des explications sur tout.

Ils faisaient l'amour différemment, depuis la naissance de Théon. Pas moins — autrement. Avec une lenteur nouvelle, une attention qui ressemblait à de la dévotion. Comme si le corps de l'autre était devenu non pas moins désirable mais plus *précieux*, et que le plaisir n'était plus seulement un feu mais aussi un acte de mémoire — une façon de graver dans la chair, en lettres de sueur et de souffle, la preuve que cet instant avait eu lieu. Mé-

laina, dans ces moments, pressait son visage contre le cou d'Andréas et il la sentait respirer sa peau comme on respire un paysage qu'on va quitter — en essayant d'emporter l'odeur. Et lui agrippait ses hanches avec cette force excessive des hommes qui savent que tout ce qu'on tient peut être pris, et que la seule réponse à cette menace est de tenir *plus fort*, même si la force des bras n'a jamais empêché le temps de passer.

Ils faisaient aussi, ensemble, l'amour de la vie quotidienne — cet érotisme mineur, ce courant continu de contacts brefs qui ne mène pas au lit mais qui maintient la charge entre deux corps qui se connaissent : la main de Mélaina sur la nuque d'Andréas quand elle passait derrière lui dans la cuisine, les doigts d'Andréas sur la cheville de Mélaina quand elle s'asseyait sur le banc du chantier pour lui apporter son repas de midi, ce langage de pressions et d'effleurements par lequel les couples qui durent se disent sans cesse : *je te vois, je te sens, tu n'es pas seul dans ta peau.*

Et Théon grandissait entre eux, dans cette chaleur, comme une plante entre deux sources de lumière. Il avait le rire de ceux qui ne savent pas encore que le monde mord, et il posait des questions qui ressemblaient à celles de son père — non par héritage mystique, mais par cette disposition naturelle de l'enfance qui prend le monde au sérieux et exige qu'il se justifie. Il courait sur les quais du Pirée avec les enfants des marins, trempait ses pieds dans les flaques noires de goudron fondu, ramenait des coquillages et des bouts de corde et des éclats de poterie qu'il disposait sur le rebord de la fenêtre avec le sérieux d'un collectionneur. Il adorait le chantier naval — le bruit des marteaux, la vapeur qui montait des cuves, l'odeur du bois frais, et surtout les moments où Andréas le hissait sur ses épaules pour qu'il puisse voir l'intérieur d'une coque en construction, cette architecture de nervures et de bordages qui ressemblait au squelette d'un grand animal.

Un matin, Théon ramassa un coquillage sur la plage du Pirée — une plage étroite et sale, coincée entre deux môles, encombrée de déchets de pêche et d'algues séchées, mais que les enfants du port aimaient parce qu'on y trouvait des trésors. *Papa, comment il est arrivé là ?*

La mer l'a apporté.

Mais avant la mer ?

Andréas regarda le coquillage. La trame s'ouvrit — les couches, les profondeurs, l'animal qui l'avait habité, la lente construction spirale de la coquille, tour après tour, couche après couche, selon un motif d'une régularité qui ressemblait à de la géométrie mais qui n'en était pas, qui était quelque chose d'autre — une *instruction*, un *plan* inscrit dans l'animal lui-même, une manière de faire que l'animal ne choisissait pas mais exécutait avec une précision parfaite.

D'où vient le motif? pensa-t-il. Qui a dessiné la spirale? L'animal ne sait pas qu'il construit une spirale. Il n'a jamais vu de spirale. Et pourtant il la construit. Comme moi quand je courbe une planche — je sais le geste avant de savoir le mot. Mais d'où vient le geste?

Il se tourna vers Mélaina, qui était assise un peu plus loin, les pieds dans l'eau, le bas de sa tunique relevé sur les genoux. Et il vit — dans son visage, dans la façon dont elle regardait Théon examiner le coquillage avec la concentration féroce des enfants — qu'elle *savait*. Pas intellectuellement. Dans le corps. Elle savait d'où venait le motif.

Le soir, quand Théon dormait — recroquevillé sur sa paillasse, le coquillage serré dans son poing, le visage encore barbouillé du miel qu'il avait mangé au souper :

Le motif de la coquille, dit Andréas. Tu sais d'où il vient.

C'est le fil, dit-elle. Le même fil que je sens dans les accouchements. Le fil qui va de mère en fille, qui se dédouble et se recombine. Le motif de la coquille est dans le fil de l'animal. Et le fil le transmet — pas identique, mais reconnaissable — de génération en génération.

Mais comment le fil sait-il dessiner une spirale?

Il ne sait pas. Il n'a pas besoin de savoir. Il est l'instruction. Le fil n'est pas un messager qui porte un plan — le fil est le plan. L'instruction et le matériau sont la même chose.**

Andréas sentit le sol intellectuel bouger sous ses pieds. Ce que Mélaina venait de dire — l'instruction et le matériau sont la même chose — entrait en résonance avec quelque chose qu'il avait senti dans la trame sans jamais pouvoir le formuler. La matière qui se transforme n'est pas passive. Elle ne

subit pas les formes — elle les *porte*. Les formes sont *dans* la matière, comme le motif est dans le coquillage, comme le navire est dans le bois.

Mais si les formes sont dans la matière — si l’instruction et le matériau sont la même chose — alors la trame n’est pas un tissu *de* matière. La trame *est* la matière, vue de l’intérieur. Et ce qu’il avait pris pour des couches sont les *degrés de lecture* d’une seule et même substance.

Cette nuit-là, il ne dormit pas. Mélaina non plus, mais pour d’autres raisons — elle sentait, dans le corps d’Andréas tendu comme une corde à côté d’elle, la vibration de la pensée en travail, et elle savait qu’il ne fallait pas le toucher, pas maintenant, que le contact aurait brisé le fil de la réflexion comme on brise un filament de verre en le prenant dans la main. Alors elle resta à côté, éveillée, attentive, sans le toucher, et cette retenue — ce respect du mouvement intérieur de l’autre — était aussi une forme d’amour. Peut-être la plus difficile : l’amour qui accepte de ne pas toucher quand le toucher serait un soulagement mais pas une aide.

Au matin, il se tourna vers elle. Le soleil passait à travers les volets de bois et barrait le lit de lignes d’or. *L’univers ne va pas vers sa fin*, dit-il. *Il va vers sa propre lecture*.

Elle le regarda longuement. Puis elle dit : *Viens dormir. Tu as le temps*.

Il sourit. Il posa sa tête sur son épaule et s’endormit, enfin, avec cette confiance totale du corps qui se rend à un autre corps — et qui est peut-être, de toutes les choses que les humains font, la plus proche de la prière.

X. *La Peste*

La maladie vint par la mer — par les mêmes routes qui apportaient le blé, l’or, les idées. La connexion qui faisait d’Athènes la plus brillante des cités la rendait la plus vulnérable, parce que c’est toujours la même chose : l’ouverture au monde est l’ouverture à la catastrophe, les deux portes sont la même porte.

Le Pirée la reçut en premier. C’est toujours le port qui reçoit en premier — les nouvelles, les marchandises, les maladies. Un marin éthiopien tomba sur le quai, brûlant de fièvre, les yeux vitreux, et les dockers s’écartèrent

avec cette prudence instinctive des hommes de port qui savent que la mer apporte aussi la mort. On le porta à l'hospice du temple d'Asclépios, où il mourut dans la nuit. Le lendemain, trois autres marins du même navire tombèrent. Puis un docker. Puis la femme du docker. Puis les enfants.

Andréas sentit la perturbation avant qu'elle n'arrive — un frémissement dans la trame, une vibration anormale, comme le bois qui craque avant de rompre. Quelque chose de nouveau entrait dans le tissu de la ville, quelque chose que le tissu ne reconnaissait pas. Mais *quoi*? Il n'avait pas les moyens de comprendre ce qu'il percevait. Il voyait la perturbation comme on voit une tempête à l'horizon — on sait qu'elle approche, mais on ne sait pas si c'est le vent ou la mer ou la foudre qui vous tuera.

Mélaina aussi la sentit. Avant les premiers malades du quartier, son corps changea — une tension dans les mains, une sensibilité exacerbée, comme un animal qui sent l'orage. Elle se réveillait la nuit avec les paumes brûlantes, et quand elle posait les mains sur Théon endormi — par réflexe, par peur, pour vérifier que le fil tenait — elle sentait dans l'air ambiant, autour du corps de l'enfant, quelque chose qui n'était pas là la veille. Une présence. Non pas un esprit, non pas un démon — quelque chose de *vivant*, de minuscule, d'invisible, qui se propageait de corps en corps en utilisant la proximité humaine comme un chemin.

C'est vivant, dit-elle à Andréas un soir, avec une terreur calme. Ils étaient assis dans la cour, Théon jouait dans un coin avec des bouts de bois qu'il assemblait en bateaux. La lumière du couchant rougissait les murs. Quelque part dans le quartier, on entendait les pleurs d'une femme — la troisième cette semaine. *Ce qui rend les gens malades — c'est vivant. Ce n'est pas un châtiement des dieux, ce n'est pas un mauvais air, c'est une chose vivante qui envahit les corps et les utilise pour se reproduire.*

Comment le sais-tu ?

Parce que je le sens faire. Je sens le mouvement — l'entrée, la multiplication, l'invasion. C'est le même mouvement que celui du fil — la même logique de déroulement et de transmission. Mais tordu. Retourné. Au lieu de construire, ça détruit.

Il essaya de prévenir. Il parla aux magistrats du dème, qui le reçurent avec la politesse impatiente des fonctionnaires débordés. Il parla au prêtre d'Asclépios, qui lui répondit que les dieux envoyaient les maladies et que les dieux les retireraient. Il parla à Héraklédès, son patron au chantier, qui haussa les épaules — un charpentier qui parle d'épidémie, c'est comme un poisson qui parle du vent. Mélaina tenta de convaincre les femmes du quartier de séparer les malades des bien-portants, de laver les linges, de ne pas boire la même eau que les fiévreux. Certaines écoutèrent. La plupart la regardèrent avec cette méfiance des gens simples pour les idées qui contredisent l'habitude.

La peste — si c'était la peste, personne ne savait vraiment la nommer — avança dans le Pirée comme un feu dans le bois sec. Rue après rue, maison après maison. Les médecins du temple étaient submergés. Les fumées des bûchers funéraires montaient des faubourgs, et l'odeur — cette odeur de chair brûlée que les survivants n'oublieraient jamais — entraînait par les fenêtres et se mêlait à l'odeur de la teinture dans l'atelier de Mélaina.

Mélaina soignait. Elle soignait de l'aube à la nuit, ses mains posées sur des corps brûlants, ses mains d'eau cherchant dans la chair ravagée les fils de résistance, les chemins de guérison. Elle en sauva quelques-uns — pas beaucoup. Assez pour que sa réputation grandisse, pas assez pour que la chose qui dévorait la ville fût arrêtée. Et chaque soir, elle rentrait épuisée, les mains tremblantes, le visage creusé, et elle lavait ses bras dans un bassin d'eau vinaigrée — un rituel qu'elle avait inventé sans savoir pourquoi, par instinct, par ce savoir du sang qui précède la science — avant de toucher Théon, avant de toucher Andréas.

Théon tomba malade un matin d'été. Il avait sept ans.

C'était un matin comme les autres — le soleil, les mouettes, les cris du marché aux poissons. Théon se leva de sa paillasse et dit qu'il avait froid. Mélaina posa la main sur son front et tout s'effondra.

Andréas sentit la fièvre sous sa paume et la trame s'ouvrit — perturbation, invasion, quelque chose de chaotique dans la structure, les défenses submergées. Et Mélaina, de l'autre côté du lit, sentit le fil s'amincir — le fil

du vivant, ce fil qu'elle avait senti se dédoubler à la naissance de l'enfant — s'effiloche, perdre sa tension.

Ils se regardèrent par-dessus le corps brûlant de leur fils, et dans ce regard il y eut tout — la trame et le sang, la structure et le souffle, la vision et le toucher — et tout cela, tout ce savoir accumulé depuis l'enfance, toutes ces percées, toutes ces nuits de questions, ne servait à *rien*. À rien. Parce que savoir ne guérit pas. Parce que comprendre ne protège pas.

Mélaina fit ce qu'elle savait faire : elle posa ses mains sur l'enfant et elle lutta. Ses mains d'eau cherchèrent le mal, tentèrent de le contenir, de renforcer ce qui restait de résistance dans le corps de Théon. Elle y mit tout — tout ce qu'elle avait, tout ce que la mémoire du sang pouvait donner, toute la force de la longue chaîne des mères. Trois jours et trois nuits elle resta à côté de lui, sans dormir, presque sans manger, les mains posées sur son petit corps qui brûlait, et Andréas restait de l'autre côté, tenant les pieds de l'enfant dans ses paumes de charpentier, comme pour l'ancrer au monde, comme pour l'empêcher de glisser.

Le troisième soir, Phyllis la servante monta du vin chaud et du pain qu'aucun des deux ne toucha. Le chat noir dormait sur le seuil, et par la fenêtre ouverte l'odeur des bûchers se mêlait au sel de la mer.

Cela ne suffit pas.

Théon mourut à l'aube, quand la lumière entrait par la fenêtre.

XI. Les Deux Deuils

Le deuil d'Andréas fut un effondrement. La trame disparut. Pour la première fois depuis l'enfance, le monde devint plat, opaque, muet. Il ne voyait plus les couches, plus les profondeurs, plus rien. Les murs étaient des murs. La pierre était de la pierre. Le bois était du bois mort. Cette platitude était plus terrifiante que n'importe quelle vision de l'abîme, parce que l'abîme au moins avait du sens — la platitude n'en avait aucun.

Il cessa d'aller au chantier. Il restait assis dans l'atelier, les mains inertes sur l'établi, et le temps passait sur lui comme l'eau passe sur les pierres du fond — il le sentait à peine. Les outils pendaient au mur, les copeaux de

la dernière commande séchaient sur le sol, et il les regardait sans les voir, comme on regarde les débris d'un naufrage quand on a cessé de croire aux bateaux.

Le deuil de Mélaina fut l'inverse. Un excès, pas un vide.

Le fil coupé de Théon ne cessait pas de vibrer en elle — comme un membre fantôme, comme un son qu'on continue d'entendre après que l'instrument s'est tu. Quatre milliards d'années de continuité — elle ne connaissait pas ce chiffre, mais elle en sentait le poids — protestaient en elle contre cette rupture. Son corps entier était une blessure qui refusait de se fermer parce que se fermer aurait signifié accepter.

Elle ne mangea plus. Ne dormit plus. Se mit à parler à Théon, ou à ce qui restait de Théon en elle — ce brin de fil qui n'avait plus de corps à habiter mais continuait de vibrer dans le sien. Phyllis la servante lui apportait du bouillon qu'elle ne touchait pas, des galettes qu'elle laissait durcir sur la table, du vin qu'elle regardait sans le boire. Les voisines murmuraient qu'elle perdait la raison. Elles avaient tort. Mélaina ne perdait pas la raison — elle la *dépassait*. Elle était dans un état que les mots grecs ne savaient pas nommer : un état où le savoir du sang et le chagrin fusionnent et produisent quelque chose qui n'est ni la folie ni la sagesse mais un troisième terme, plus ancien que les deux.

Ils cessèrent de se toucher. C'est cela que personne ne dit sur le deuil des couples — ce recul des peaux, cette impossibilité du contact, comme si le corps de l'autre était devenu le rappel insupportable de tout ce qui continue quand quelque chose d'essentiel s'est arrêté. Le lit qu'ils avaient partagé avec tant d'appétit devint un territoire de silence, chacun sur son bord, l'espace entre eux aussi infranchissable qu'un détroit. Andréas n'aurait pas pu dire s'il ne voulait pas toucher Mélaina ou s'il n'en avait plus la force — le désir lui-même semblait mort, comme si le corps, en perdant l'enfant, avait perdu aussi l'élan vital qui le portait vers un autre corps.

Mélaina, de l'autre bord du lit, sentait cette distance comme une deuxième mort. Pas seulement la perte du contact — la perte du *langage*. Le langage des pressions et des effleurements, celui qui disait *je te vois, tu n'es*

pas seul — ce langage-là s'était tu, et dans son silence le monde devenait inhabitable.

Le quartier aussi portait le deuil. La peste avait emporté beaucoup d'enfants cette année-là. On voyait des mères marcher dans les rues avec le visage vide de ceux qui ont épuisé les larmes, et des pères qui buvaient trop et parlaient trop fort au taverne du port, et des maisons où l'on avait retourné les miroirs et couvert les objets de l'enfant mort d'un drap blanc, selon l'usage. Le forgeron d'en face avait perdu son fils aîné. La vieille Agathé, la sage-femme, avait perdu trois de ses petits-enfants en une semaine. La mort était partout, et partout elle avait le même visage — celui de l'incompréhension, de la colère, de l'épuisement qui vient après la colère.

Trois semaines passèrent dans cette gelée.

Puis un matin, Mélaina sortit de la maison. Elle marcha jusqu'au port. Elle s'assit sur un rocher, face à la mer, les mains posées à plat sur la pierre chauffée par le soleil. Elle était pieds nus, les cheveux défaits, la tunique froissée par des jours sans soin. Les pêcheurs qui passaient avec leurs filets la regardèrent sans rien dire — on ne dérange pas une femme assise sur un rocher face à la mer, au Pirée, parce que les femmes du port savent que la mer est le seul interlocuteur qui ne ment pas.

Elle resta là du lever au coucher du soleil.

Que se passa-t-il dans cette journée ? Personne ne le sut jamais — Mélaina n'en parla pas, ou pas directement. Mais quelque chose se produisit entre ses mains et la roche, entre son sang et la mer, entre le fil coupé de son fils et le flux incessant du monde. Quelque chose comme une *acceptation* — non pas au sens de la résignation, mais au sens géologique du terme : la roche accepte la pression et devient autre chose, plus dense, plus dure, plus durable. Mélaina s'était réorganisée autour de l'absence. Elle avait incorporé le vide. Elle avait fait de la blessure non pas une cicatrice mais un *organe*.

Quand elle rentra, le soir tombait sur le Pirée. Les lampes s'allumaient aux fenêtres, les derniers marchands repliaient leurs étals, et l'odeur du poisson grillé montait des cours. Elle n'était pas guérie — on ne guérit pas de la

perte d'un enfant. Mais elle était *recomposée*. Et elle apportait avec elle, du bord de la mer, quelque chose qu'Andréas n'avait pas : un chemin de retour.

Andréas.

Il était assis dans l'atelier vide, les mains inertes.

Andréas. Pose tes mains sur le bois.

Je ne vois plus rien.

Je ne t'ai pas dit de voir. Je t'ai dit de toucher.

Il la regarda. Elle avait les yeux rouges et les mains écorchées par la roche. Elle ne ressemblait pas à une femme en paix. Elle ressemblait à une femme qui avait traversé un incendie et qui en rapportait un charbon.

La mer, dit-elle, sait perdre. Chaque vague se brise et la mer ne cesse pas d'être la mer. Chaque goutte s'évapore et retombe ailleurs, autrement, dans un autre fleuve, sur un autre champ, dans un autre corps. La mer perd tout en permanence et ne perd rien, parce que perdre est la façon dont la mer circule.

Tu parles comme si ça suffisait, dit Andréas, avec une brutalité qu'il regretta immédiatement.

Ça ne suffit pas. Rien ne suffit. Mais c'est vrai. Et le vrai est le seul sol sur lequel on peut se tenir debout.

Silence.

Théon n'est pas perdu, continua-t-elle. Le fil est coupé — oui. Le fil entre lui et moi, le fil que j'ai senti se dédoubler quand il est né — ce fil-là est coupé et ne se renouera pas. Mais ce qu'il portait — le sang, la mémoire, les instructions qui savaient dessiner un cœur et deux poumons et des yeux capables de voir le monde — cela n'a pas été détruit. Cela a été rendu. Rendu à la terre, à l'eau, au cycle. Et cela sera repris. Pas par Théon — plus jamais par Théon. Mais par d'autres formes, d'autres vies, d'autres fils.

Comment peux-tu le supporter ?

Parce que je le sens. Mon corps le sent. Le fil ne s'arrête pas à Théon. Le fil ne s'arrête nulle part. Il se transforme. Ton fleuve — celui que tu vois, le grand mouvement du dense vers le dispersé — il emporte tout. Mais le contre-courant —

le mien, celui du vivant — continue de remonter. Tant que quelque chose, quelque part, se divise et se transmet, le fil tient.

Elle prit ses mains — ses mains de charpentier, vides et inutiles — et les posa sur un morceau de cèdre qui traînait sur l'établi.

Touche, dit-elle. Ne regarde pas. Touche.

Et ce geste — ses mains à elle posées sur ses mains à lui posées sur le bois — fut le premier contact entre eux depuis la mort de l'enfant. Et il fut plus intime que n'importe quelle nuit d'amour, parce qu'il traversait quelque chose que le désir ne traverse pas : le gel du deuil, la paralysie de la perte, la certitude que le corps de l'autre ne peut pas réparer ce qui est cassé — mais qu'il peut être là, et que sa chaleur, même insuffisante, même dérisoire, est la seule chose qui sépare un être humain du néant.

Andréas sentit les mains de Mélaina sur les siennes et quelque chose bougea — pas la trame, pas encore. Quelque chose de plus humble et de plus fondamental : la sensation d'être touché. La sensation d'exister dans un corps qui est touché par un autre corps. La chose la plus simple et la plus irréductible du monde.

Il pleura. Pour la première fois depuis la mort de Théon, il pleura — et les larmes, en tombant sur le bois de cèdre, furent le commencement de quelque chose.

XII. Le Bois et l'Éternité

Il prit le cèdre et un couteau, et il commença à sculpter.

Ce ne fut pas un choix. Ce fut un geste — le geste du corps qui sait avant la tête, le geste des mains qui cherchent dans la matière ce que l'esprit ne peut plus trouver en lui-même. Il ne savait pas ce qu'il sculptait. Pendant les premières heures, le couteau cherchait, hésitait, retirait des éclats sans direction apparente, et le cèdre livrait son odeur poivrée comme un sang — l'odeur de son enfance, l'odeur du chantier de Nikos, l'odeur d'un temps où le monde avait encore une trame.

Mélaina resta. Pas à côté de lui — *avec* lui. Assise dans l’atelier, ses mains occupées à carder la laine, elle était là comme un foyer qui rappelle que la chaleur est possible. Et de temps en temps, quand Andréas s’arrêtait, le couteau suspendu, elle relançait le geste par un mot, une question, une image :

Comment était sa bouche quand il riait ?

Plus grande que son visage. C’est impossible, une bouche plus grande que le visage, et pourtant c’est ce que je voyais.

Alors sculpte l’impossible. Le bois ne sait pas ce qui est possible.

Il sculpta le visage de Théon. Le visage du milieu — l’enfant de cinq ans qui courait les bras ouverts, celui qui ramassait les coquillages sur la plage sale du Pirée, celui qui grimpait sur les épaules de son père pour voir l’intérieur des coques. Et en sculptant — en forçant le bois à plier, *le bois ne veut pas plier, il faut le convaincre* — il sentit sous ses doigts quelque chose qui revenait. Non pas la trame d’avant — quelque chose de nouveau.

Il sentait le bois. Non pas comme surface — comme *profondeur*. Pas la profondeur de la vision — la profondeur du toucher. Celle de Mélaina. Les fibres du cèdre sous ses doigts parlaient un langage qu’il n’avait jamais entendu parce qu’il avait toujours regardé au lieu d’écouter : le langage de la résistance. La matière qui accepte la forme. Le grain qui se laisse convaincre. La patience du bois qui plie — qui plie depuis le début, avait-il pensé à sept ans, et maintenant il comprenait ce que cette pensée d’enfant voulait dire : le bois plie parce que la matière n’est pas inerte. La matière *participe*. Elle n’est pas un matériau passif sur lequel on impose des formes — elle porte ses propres formes, elle les offre à qui sait écouter.

Les jours passèrent. Andréas sculptait du matin au soir, et Mélaina restait dans l’atelier, occupée à ses tâches — la laine, les herbes, parfois une femme du quartier qui venait pour un soin et qui repartait en silence, impressionnée par la concentration grave de cet homme penché sur un morceau de bois. Le chat noir dormait dans un rayon de soleil, sur les copeaux. Phyllis montait le repas de midi — des olives, du fromage, du pain — qu’ils mangeaient sans se parler, côte à côte, dans ce silence particulier des couples qui traversent ensemble un territoire inconnu.

Et la trame revint — mais transformée. Enrichie. Ce n'était plus seulement la vision verticale des couches et des profondeurs. C'était aussi le toucher horizontal de Mélaina — le fil, le contre-courant, la mémoire du vivant. Les deux s'entrelacèrent dans ses mains de sculpteur, comme ils s'étaient entrelacés dans le corps de Théon le jour de sa naissance, comme ils s'étaient frôlés dans leurs nuits d'amour.

Et il comprit — non par la vision seule, non par le toucher seul, mais par le geste qui les unissait — quelque chose qui assemblait enfin les pièces éparées du puzzle qu'il portait depuis l'enfance :

La matière qui se disperse et le vivant qui s'assemble ne sont pas deux forces opposées. Ce sont deux *lectures* de la même substance. Et cette substance — ce tissu unique dont l'univers est fait — n'est ni matière ni vie ni esprit. Elle est *ce qui peut devenir tout cela*. Une potentialité qui se déploie. Et chaque forme qu'elle prend — l'étoile, la pierre, le coquillage, l'enfant, le chagrin, le visage sculpté dans le bois — est une manière pour cette potentialité de *se connaître*.

Le mouvement général va du dense vers le dispersé — c'est la pente du fleuve, c'est la grande courbe qu'il avait vue à Éleusis. Mais dans cette pente, à contre-courant, le vivant remonte. Et dans le vivant, la conscience regarde. Et dans la conscience qui regarde, la substance se voit elle-même pour la première fois. Et ce regard — ce regard posé sur soi — est la seule chose qui ne coule pas avec le fleuve. Parce que le regard n'est pas *dans* le fleuve. Le regard est ce que le fleuve *produit quand il coule*. Comme le son est ce que la corde produit quand elle vibre. On peut couper la corde. On ne peut pas *découper* le son.

Il posa le couteau. Il regarda le visage sculpté. Puis il regarda Mélaina.

Le feu ne s'éteint pas, dit-il. Il change de forme.

Je sais, dit-elle. C'est ce que le sang dit depuis le début.

Mais cette fois il comprenait ce qu'il disait. Ce n'était plus une intuition. Ce n'était plus une vision brute, ni un savoir du corps, ni un fragment de gnose sans cadre. C'était une *connaissance* — conquise par trente ans de vision sans compréhension, de questions sans réponses, de dialogue avec une

femme qui sentait l'envers de ce qu'il voyait, de nuits d'amour et de nuits de deuil, et par la perte d'un enfant qui avait brisé le don pour le refaire autrement.

Cette nuit-là, pour la première fois depuis des mois, Mélaina se glissa contre lui dans le lit. Pas par désir — pas encore. Par proximité. Elle posa son front contre son dos, ses mains à plat sur ses côtes, et elle sentit le battement de son cœur à travers ses paumes. Et lui sentit le souffle de Mélaina dans sa nuque, chaud et régulier, et ce souffle fut la chose la plus réelle qu'il eût sentie depuis la mort de Théon — plus réelle que la trame, plus réelle que la vision, plus réelle que toute la gnose du monde, parce que le souffle de la femme qu'on aime dans sa nuque n'a pas besoin d'être compris pour avoir un sens.

Le désir revint plus tard. Il revint comme reviennent les marées après une tempête — d'abord timide, presque honteux, comme s'il n'avait pas le droit d'exister au voisinage du deuil. Puis plus franc, plus plein, chargé d'une gravité nouvelle. Ils firent l'amour en pleurant, et les larmes n'étaient pas de tristesse — elles étaient de reconnaissance. La reconnaissance animale, viscérale, de ceux qui ont frôlé le gel et qui retrouvent la chaleur d'un autre corps, et qui savent désormais ce que cette chaleur *coûte* et ce qu'elle *vaut*.

XIII. L'Enseignement

Andréas ne devint pas philosophe. Il ne monta pas sur l'agora. Il ne fonda pas d'école. Il resta charpentier, et Mélaina resta guérisseuse, et les voisins ne surent jamais ce qui se passait le soir quand la lampe à huile réduisait le monde à un cercle d'or.

Mais il prit des apprentis. Et les apprentis posaient des questions. Et les questions étaient le véritable creuset de la gnose — car Andréas avait appris, de Mélaina et de la vie, que la vision n'est rien tant qu'elle n'est pas *traduite*, et que traduire c'est comprendre, et que comprendre ne se fait pas seul.

Le premier apprenti fut Dion — un garçon du Pirée, fils d'un cordier, avec des mains larges et un esprit vif que l'on devinait dans ses yeux qui ne restaient jamais en place. Il était venu pour apprendre la charpenterie

navale, et il l'apprit — les bois, les assemblages, les courbes, le goudron. Mais très vite, il comprit qu'il se passait autre chose dans cet atelier. Que le maître parlait du bois d'une façon qui dépassait le bois. Que la femme du maître entrait parfois dans l'atelier et disait des choses qui ressemblaient à des réponses à des questions que personne n'avait posées. Que le visage d'un enfant sculpté dans le cèdre, posé sur l'étagère au-dessus de l'établi, portait un poids que le bois seul ne pouvait expliquer.

D'autres vinrent après Dion — Kléon le Thébain, Aristodème de Mégare, Thalès le jeune — qui n'avait aucun rapport avec le vieux Thalès de Milet mais qui portait le même nom avec une fierté touchante. Ils venaient pour les navires et ils restaient pour les questions. L'atelier du Pirée devint, sans que personne ne le décide, un lieu de parole — non pas une académie, non pas un gymnasium, mais un endroit où les mains travaillaient le bois pendant que les bouches travaillaient les idées, et où la sueur se mêlait à la pensée comme l'eau se mêle à la farine pour faire du pain.

Dion fut le premier à oser entrer dans le vif.

Un soir, il trouva Andréas devant le visage de Théon et il demanda :

Maître, qui est cet enfant ?

Mon fils.

Où est-il ?

Mort.

Alors pourquoi le garder ici ? À quoi sert un visage de bois quand le visage de chair n'est plus ?

Andréas ouvrit la bouche — et se rendit compte qu'il n'avait pas de réponse formulée. Il savait, dans les mains, dans le ventre, que le geste de sculpter avait un sens. Mais les mains ne parlent pas grec.

Je ne sais pas, dit-il.

Mais tu l'as fait quand même.

Oui.

Pourquoi ?

Parce que... parce que si je ne l'avais pas fait, il n'y aurait rien. Le monde aurait continué exactement pareil. Et quelque part dans cette continuité, il y aurait un trou — un endroit où quelqu'un a existé et où il n'existe plus — et personne ne le saurait.

Et c'est insupportable ?

Oui.

Pourquoi ?

Silence. Puis, lentement, en cherchant chaque mot comme on pose les pierres d'un mur :

Parce que ça a eu lieu. Et il y a dans ce qui a eu lieu quelque chose qui... résiste. Pas à la mort — la mort prend tout. Mais à l'effacement. Quelque chose qui dit : tu peux prendre la vie, mais tu ne peux pas prendre le fait qu'elle a eu lieu.

Et la sculpture dit ça ?

La sculpture est un geste vers ça. Une tentative. Comme tendre les mains dans le noir.

Dion réfléchit. Puis — et c'est là qu'il prouva qu'il n'était pas seulement un bon apprenti mais un vrai interlocuteur :

Maître, tu m'as dit un jour que les étoiles meurent et que leurs débris forment de nouvelles étoiles. Quand l'étoile meurt et disperse ses débris — est-ce qu'elle sculpte, elle aussi ? Est-ce qu'elle laisse un visage ?

Andréas le regarda longtemps. La lumière du soir entrait par la porte de l'atelier, et dans cette lumière les copeaux de bois ressemblaient à de l'or. La question venait de toucher le point exact qu'il tournait autour depuis des années.

Non, dit-il. Ce n'est pas la même chose. L'étoile n'a pas choisi de disperser ses éléments. Elle a brûlé et la dispersion a suivi. Mais moi — en sculptant ce visage — j'ai choisi. J'ai dit : ceci compte. J'ai marqué la matière avec une intention.

Alors la différence entre l'étoile qui meurt et toi qui sculptes — c'est le choix ?

C'est le choix. C'est la conscience qui dit : ceci a eu lieu et je refuse que ça s'efface.

Mais si la conscience elle-même meurt — si toi tu meurs — que devient le choix ?

Andréas fut incapable de répondre. Pas parce que la question était mauvaise — parce qu'elle était trop bonne. Elle touchait le bord du gouffre qu'il avait aperçu à Éleusis : la fin de la courbe, la dispersion finale, le moment où même la conscience qui se souvient cessera de se souvenir.

Ce fut Mélaina — qui écoutait depuis la pièce voisine, comme elle écoutait toujours, les mains occupées à trier des herbes pour ses emplâtres — qui donna la réponse qu'Andréas ne trouvait pas :

Le choix ne meurt pas avec celui qui l'a fait, dit-elle en entrant dans l'atelier, s'essuyant les mains sur sa tunique. Le choix entre dans la matière. Quand Andréas a sculpté ce visage, il a modifié le bois. Le bois porte le choix. Et le bois pourrira, oui, et les éléments retourneront au sol, et d'autres racines les boiront, et d'autres arbres les porteront. Mais la modification est faite. L'événement a eu lieu. Et le monde après cet événement n'est pas le même monde qu'avant.

Comme un caillou jeté dans l'eau, dit Dion.

Non, dit Mélaina. Pas comme un caillou. Le caillou fait des ronds qui s'effacent. C'est plutôt comme... comme les cicatrices sur la peau. La peau se referme, mais elle se referme autrement. Elle porte la trace. Et la trace n'est pas un souvenir — elle est une propriété de la peau elle-même.

Andréas regarda sa femme. Et il vit — il ne cessait de le voir, même après des années — cette opacité magnifique, cette densité de présence qui repoussait la trame. Et il comprit pourquoi la trame ne pouvait pas la traverser : parce que Mélaina n'était pas un objet *dans* la trame. Elle était un *sujet* — quelqu'un qui tisse la trame au lieu de la subir. Et ses mots, à cet instant, ajoutaient un fil au tissu du monde.

Voilà, pensa-t-il. Voilà la dernière pièce. La trame n'est pas quelque chose qu'on voit. C'est quelque chose qu'on fait.

XIV. Les Dernières Années

Ils vieillirent ensemble, et leur vieillesse fut le moment où les deux savoirs — celui de la trame et celui du sang — cessèrent enfin d'être deux.

C'est Nikos qui les ramena en Étolie. Pas Nikos lui-même — Nikos était mort, un hiver, dans son sommeil, sans bruit, comme meurent les charpentiers qui ont passé leur vie à faire des choses solides et qui s'en vont sans bruit quand la solidité n'est plus nécessaire. Mais la lettre de Démétra — portée par un marin de passage, griffonnée par le prêtre du village qui était le seul à savoir écrire — disait simplement : *La maison est vide*. Et Andréas comprit qu'il était temps de revenir. On revient toujours au point de départ — non pas parce qu'il est le meilleur mais parce qu'il est le sien.

Ils fermèrent l'atelier du Pirée. Phyllis la servante, devenue vieille elle aussi, resta en ville chez une nièce. Le chat noir était mort depuis longtemps. Ils emportèrent peu de choses — des outils, des herbes, le visage sculpté de Théon, et une malle de livres que Dion leur avait donnée et qu'Andréas n'avait pas lus parce qu'il ne lisait pas le grec avec aisance, mais que Mélaina lui lisait le soir, à la lampe, les textes d'Héraclite et de Parménide et d'Empédocle, et il reconnaissait dans leurs mots — avec un mélange de soulagement et de solitude — des fragments de ce qu'il avait vu.

Leurs corps changèrent — bien sûr qu'ils changèrent. Le temps fait ce que le temps fait : il épaisit, il creuse, il blanchit, il raidit. Les mains d'Andréas, qui avaient courbé des milliers de planches, devinrent noueuses et lentes. Ses épaules se voûtèrent, son dos se raidit, et certains matins il mettait un long moment à se lever, le corps ankylosé par le froid des collines qui montait du sol de pierre. Les mains de Mélaina, qui avaient posé sur des centaines de fronts fiévreux, perdirent un peu de leur souplesse — mais pas leur chaleur. Jamais leur chaleur.

Et l'amour changea avec les corps — non pas en diminuant mais en changeant de *registre*, comme un instrument qui passe des aigus aux graves sans perdre en intensité. Là où il y avait eu l'urgence, il y avait maintenant la lenteur. Là où il y avait eu la faim, il y avait la saveur. Ils faisaient l'amour moins souvent, mais quand ils le faisaient c'était avec une profondeur que la jeunesse n'aurait pas supportée — une pleine conscience de chaque contact, une gratitude absolue pour le simple fait que ces corps existaient encore, côte à côte, capables de se donner du plaisir après tout ce qu'ils avaient traversé. Faire l'amour à soixante ans avec la femme qui a porté votre enfant

mort et qui vous a tenu debout dans l'abîme, ce n'est plus du désir — c'est de la cosmologie. C'est la preuve, administrée par la chair, que le vivant insiste.

Et même quand ils ne faisaient pas l'amour, le langage des corps persistait. La main de Mélaina dans les cheveux blancs d'Andréas quand il s'endormait dans son fauteuil. Le bras d'Andréas autour de ses épaules quand la nuit tombait et que le froid de la mer montait vers la maison. Cette géographie intime qui s'était dessinée en trente ans de sommeil partagé — les positions, les territoires, la façon dont leurs corps s'emboîtaient dans le noir avec la précision de deux pièces de bois ajustées par un maître charpentier.

Mélaina continua de soigner. Les femmes d'Étolie vinrent la voir comme étaient venues les femmes du Pirée — par le chemin de terre, pieds nus, avec leurs enfants sur la hanche et leurs douleurs dans le corps. Après la mort de Théon, une couche supplémentaire s'était ouverte dans son don — une profondeur que le deuil avait creusée comme la mer creuse une grotte dans la falaise. Elle sentait désormais, quand elle posait les mains sur un malade, non seulement le mal et le remède, mais la *chaîne* — la longue lignée de corps dont ce corps était l'héritier. Elle sentait les forces et les fragilités accumulées génération après génération, les résistances acquises et les vulnérabilités transmises. Elle sentait, dans la chair d'un enfant fiévreux, les ancêtres morts dont personne ne se souvenait.

Et parfois — rarement, dans des moments de grâce — elle sentait *en avant*. Non pas l'avenir exact — pas de date, pas de nom, pas de prophétie. Mais la *direction* du fil. Le champ des possibles qui s'ouvrait devant un être en fonction de ce que le sang portait. Ce n'était pas de la divination. C'était de la *lecture* — la lecture d'un texte inscrit dans la chair, dans un alphabet que personne ne savait nommer mais que le corps de Mélaina déchiffrait comme un fleuve déchiffre son lit : par le mouvement même de ce qui coule.

Andréas, de son côté, continuait de construire. Des barques surtout — plus de grands navires, ses mains n'avaient plus la force — des barques de pêche pour les gens du village, solides et simples, faites pour tenir la vague et ramener les hommes au port. Et les apprentis venaient — de plus en plus loin — non pour la technique mais pour cette chose indéfinissable qui se

passait dans l'atelier : cette façon qu'il avait de parler des matériaux comme s'ils participaient à leur propre mise en forme, et d'écouter les questions comme si les réponses étaient dans la bouche de celui qui les posait.

Un jour, un apprenti nommé Kléon demanda : *Maître, toi qui vois la trame — est-ce que tu sais comment le monde finira ?*

Andréas regarda Mélaina. Elle était assise sur le banc sous le figuier — le même banc où Démétra s'asseyait autrefois — et elle triait des feuilles de sauge pour ses tisanes. La lumière du soir jouait dans ses cheveux blancs.

J'ai vu, dit-il lentement, un mouvement. Un grand mouvement qui va du plus dense vers le plus dispersé. Et au bout de ce mouvement — très loin, plus loin que tout ce que j'ai vu — il y a quelque chose qui ressemble à un silence. Pas un silence de mort. Un silence d'absence. Un silence où il ne resterait plus rien pour entendre qu'il n'y a plus rien.

Kléon, pâle : *Alors à quoi bon ?*

Andréas attendit. Il avait appris — de Mélaina, de Dion, de vingt ans de questions — que les réponses données ne valent pas les réponses trouvées.

Ce fut Dion — devenu maître à son tour, installé à Corinthe, mais qui revenait chaque automne en Étolie comme on revient au puits — qui parla :

Tu poses la mauvaise question, Kléon. Tu demandes à quoi bon, comme si le sens d'une chose dépendait de sa durée. Mais le sens de ton repas de ce soir dépend-il du fait que tu auras faim demain ?

Ce n'est pas pareil. Un repas, c'est un repas. Le monde entier, c'est...

C'est un repas, dit Andréas, et il rit — un rire que personne ne lui avait entendu depuis la mort de Théon, un rire qui montait du ventre et secouait ses épaules voûtées. Le monde entier est un repas, Kléon. Quelque chose qui se consume pour nourrir autre chose. Et nous — nous qui sommes faits de la même substance que tout le reste, nous qui portons dans nos os et notre sang les mêmes éléments que les pierres et les étoiles — nous sommes le moment où le repas se contemple et se demande à quoi il sert.

Et la réponse ?

La question elle-même est la réponse. Le fait que tu puisses la poser. Le fait que la substance du monde ait produit un être capable de se retourner sur elle et de demander : pourquoi ? Il n'y a peut-être pas de pourquoi. Mais il y a le fait que la question existe. Et ce fait-là est irréductible.

Mélaina leva les yeux de son travail. Elle croisa le regard d'Andréas. Trente ans de langage silencieux passèrent dans cet échange — les nuits d'amour, le chantier naval de la première fois, les questions au cercle de la lampe, le gel du deuil, le retour des mains, la lenteur de la vieillesse. Elle sourit — un sourire minuscule, presque invisible, que seul Andréas pouvait lire. Le sourire signifiait : *Il t'a fallu quarante ans, un fils mort, un apprenti têtue et une femme aux mains d'eau pour arriver là. Mais tu y es.*

XV. La Mort

Andréas mourut vieux, dans la maison basse des collines d'Étolie où il était né, où il était revenu parce que les hommes qui ont beaucoup vu reviennent toujours au point de départ — non pas parce qu'il est le meilleur mais parce qu'il est le leur.

Les derniers jours furent lents et transparents, comme ces matins d'hiver où la brume s'attarde dans les vallées et où le monde semble fait de gaze. Il ne quittait plus le lit — le lit de corde que Mélaina avait garni de laine fraîche et d'herbes parfumées, le lit tourné vers la fenêtre pour qu'il puisse voir la colline et la mer en contrebas et les oliviers qui descendaient en rangs serrés vers la côte. La trame ne le quittait plus. Elle était partout — dans la texture du drap, dans la lumière sur le mur, dans le souffle de Mélaina qui veillait près de lui, dans les veines du bois de la fenêtre, dans le vol d'un martinet qui passait dans le ciel d'avril. Et elle n'était plus ni terrifiante ni magnifique. Elle était *familière*. Comme un paysage qu'on a tant regardé qu'il est devenu un visage.

Les voisins passaient — les fils et petits-fils des gens que Nikos avait connus, les femmes que Mélaina soignait, un vieux pêcheur qui avait navigué sur un navire construit par Andréas quarante ans plus tôt et qui venait s'asseoir au pied du lit, sans rien dire, par respect pour le bois et l'homme qui

l'avait façonné. Dion vint de Corinthe quand la nouvelle lui parvint. Il resta une semaine, dormant sur le sol de l'atelier, parmi les outils et les copeaux, et il regardait son maître mourir avec cette attention précise qu'Andréas lui avait enseignée — l'attention de celui qui sait que regarder est déjà un acte, et qu'un acte laisse une trace.

Mélaina tenait sa main. Ses doigts, qui ne portaient plus de taches d'indigo depuis longtemps mais gardaient la rugosité du travail et cette chaleur que rien n'avait jamais éteinte, serraient les siens avec la force de celle qui reste quand tout le reste s'en va. Elle était assise sur un tabouret bas, le dos droit malgré l'âge, les cheveux blancs noués en un chignon simple, et elle le regardait avec cette densité de présence qui avait été la sienne depuis le premier jour — cette opacité magnifique, ce refus de la transparence, cette façon d'être là comme la roche est là, irréductible et pleine.

Mélaina.

Oui.

Est-ce que tu sens le fil ?

Elle ferma les yeux. Ses mains firent ce qu'elles avaient toujours fait — elles lurent. Elles lurent le corps qui se défaisait, le sang qui ralentissait, le souffle qui s'éspaçait. Et elles lurent, sous tout cela, le fil — non pas coupé comme celui de Théon, mais s'amincissant lentement, naturellement, comme une rivière qui approche de la mer et se dissout dans quelque chose de plus vaste qu'elle.

Oui, dit-elle. Je le sens.

Où va-t-il ?

Partout. Il se défait et il entre dans tout — la terre, l'eau, l'air. Ce que tu étais sera dans les oliviers de cette colline et dans la mer en bas et dans la pluie qui tombera sur des gens qui ne sauront pas ton nom.

Et ce que j'ai compris ? Les questions — les réponses — les pièces du puzzle ? Est-ce que tout ça se disperse aussi ?

Et Mélaina dit la chose qu'elle portait depuis le jour où elle s'était assise sur le rocher, face à la mer, les mains écorchées sur la pierre chaude, le jour

où le deuil s'était recomposé en elle en quelque chose de plus dur et de plus vrai que la douleur :

La trame, c'est nous, Andréas. Ce n'est pas quelque chose qu'on voit de l'extérieur. C'est quelque chose qu'on tisse de l'intérieur. Chaque geste, chaque regard, chaque main posée sur un front brûlant ou une planche de bois — c'est un fil ajouté. Et le tissu tient non pas parce qu'il est éternel, mais parce que quelqu'un, quelque part, est toujours en train de tisser.

Et quand plus personne ne tissera ?

Alors le tissu portera la trace de tous ceux qui ont tissé. Pas comme un souvenir — comme une propriété. Comme les cicatrices sur la peau. Même si plus personne ne regarde le tissu, même si plus personne ne sait qu'il y a eu un tissu — les plis seront là. L'événement aura eu lieu. Et rien — rien dans le grand mouvement que tu as vu — ne pourra faire que cela n'ait pas eu lieu.

Andréas ferma les yeux. Et il vit — une dernière fois, avec une clarté parfaite — ce qu'il avait passé sa vie à chercher : non pas la trame comme un objet à contempler, mais la trame comme un acte à accomplir. Non pas un spectacle mais une *responsabilité*. Chaque être qui regarde, qui touche, qui construit, qui se souvient, ajoute au tissu du monde une complexité qui ne s'efface pas — parce que le regard n'est pas *dans* le fleuve, le regard est ce que le fleuve *produit*, et ce qui a été produit a été produit, et le fleuve lui-même porte la trace de l'avoir produit, et cette trace est irréductible, et elle durera aussi longtemps que durera la substance, c'est-à-dire toujours.

Et il vit aussi — superposés, entrelacés — la trame et le fil, l'endroit et l'envers du même tissu, et au centre cette femme, la preuve vivante que la matière peut aimer, que le sang peut se souvenir, que la conscience peut choisir de laisser une trace.

Le feu ne s'éteint pas, dit-il. Il change de forme.

Je sais, dit-elle. C'est ce que le sang dit depuis le début.

Le dernier souffle d'Andréas ne fit aucun bruit.

Dehors, le matin d'avril entra par la fenêtre — le même matin d'avril que celui de sa naissance, dans cette même maison, sous ce même toit que

Nikos avait construit et qu'Andréas avait réparé. Un merle chantait dans le figuier — le petit-fils ou l'arrière-petit-fils du merle qui chantait le jour de sa naissance, peut-être, car les merles aussi ont leurs lignées et leurs fils. En contrebas, un pêcheur tirait ses filets dans la lumière, et les mailles ruisselaient d'argent.

Mélaina ne lâcha pas sa main. Pas tout de suite. Elle la tint longtemps — assez pour sentir la dernière chaleur se dissiper, le fil se défaire et entrer dans la terre et dans l'air et dans la lumière d'avril. Elle porta la main d'Andréas à ses lèvres. Elle embrassa les doigts froids — les doigts qui avaient courbé le bois, sculpté le visage de leur fils, tenu son corps dans les nuits d'amour et de deuil — et dans ce baiser il y eut tout ce que leur vie avait été : le chantier naval de la première nuit, les matins voraces, les soirs de questions, le gel du deuil, le retour des mains, la lenteur de la vieillesse, et cette intimité si profonde qu'elle était devenue un fait géologique, un trait de la terre, une propriété du sol sur lequel ils avaient vécu.

Puis elle posa la main d'Andréas sur le drap, et sa propre main sur le rebord de la fenêtre, là où le soleil chauffait la pierre. Et elle sentit, sous sa paume, dans la chaleur, quelque chose qui ressemblait à une présence.

Elle ne pleura pas.

Elle savait où il était.

Partout.

XVI. Ce qui reste

Mélaina vécut encore onze ans après Andréas. Elle continua de poser ses mains sur les corps malades, de lire le fil du vivant, de monter les herbes et de descendre au village quand on l'appelait. Les femmes d'Étolie la connaissaient comme on connaît un arbre ou une source — par l'usage, par la confiance, par cette familiarité qui ne passe pas par les mots. Chaque enfant qu'elle aida à naître était un fil nouveau dans le tissu — un fil qui portait, sans le savoir, la mémoire de toutes les mères, y compris la sienne. La mémoire du sang ne s'écrit pas dans les chroniques. Elle s'écrit dans les corps. Et les corps la transmettent aux corps, et la chaîne ne s'interrompt

pas — pas encore — et ne s'interrompra pas tant qu'il y aura, quelque part, une main posée sur un front brûlant.

Les soirs, elle s'asseyait sur le banc sous le figuier — le banc de Démétra, le banc de Nikos, le banc d'Andréas — et elle regardait le soleil tomber dans la mer. Le chat noir avait été remplacé par un autre chat, gris celui-là, qui dormait sur ses genoux avec cette confiance absolue des animaux pour les mains qui savent. Et dans le silence du soir, quand la colline sentait le thym et que les cloches des chèvres tintaient au loin, Mélaina sentait — sous ses pieds, dans la terre, dans la pierre, dans l'air — la trame. Non pas comme Andréas l'avait vue — en couches, en profondeurs, en mouvements géologiques. Comme elle l'avait toujours sentie. Par le toucher. Par le sang. Par cette intimité avec le vivant qui était sa forme à elle de vision.

Elle mourut un matin de novembre, dans le lit qu'elle avait partagé avec Andréas, sans bruit, sans témoin, avec un demi-sourire que la voisine qui la trouva ne sut pas interpréter. Le sourire de quelqu'un qui retrouve.

Dion construisit des navires. Il enseigna à ses apprentis ce qu'Andréas lui avait enseigné — ou plutôt ce qu'Andréas, et Mélaina, et les questions, et le deuil, et le bois, et le temps lui avaient ensemble enseigné. Et les apprentis enseignèrent à d'autres. Et la chaîne se brisa cent fois et se renoua cent fois, et quelque chose passa à travers les siècles, les langues, les effondrements — pas un savoir, pas une doctrine. Un *geste*. Le geste de celui qui construit en sachant que tout sera détruit, et qui construit quand même.

Le visage de Théon, sculpté dans le cèdre, survécut deux générations. Puis le bois retourna au cycle — terre, racines, tronc, un autre bois dans un autre temps, travaillé par d'autres mains qui ne savaient pas que les fibres avaient un jour porté le sourire d'un enfant. La forme disparut. Mais le pli dans la trame — le pli qu'Andréas avait imprimé en sculptant, le pli que Mélaina avait tenu en restant dans la pièce, le pli que Dion avait transmis en enseignant — ce pli-là ne disparut pas. Non pas comme un souvenir. Comme une propriété du tissu. Comme la cicatrice sur la peau du monde.

Andréas est mort. Mélaina est morte. La Grèce est morte. Le Soleil mourra.

L'univers lui-même se dissoudra dans un silence sans fond — le grand mouvement du dense vers le dispersé achèvera sa courbe, et le dernier feu s'éteindra, et le dernier regard se fermera, et il n'y aura plus personne pour tisser le tissu.

Mais *ceci a eu lieu*.

Un homme a vu la trame et n'a pas compris. Une femme a senti le fil et n'a pas eu besoin de comprendre. Ils se sont trouvés et leurs corps se sont connus — dans le désir et dans le deuil, dans l'urgence et dans la lenteur — et cette connaissance charnelle fut aussi vraie que la gnose, et peut-être plus vraie, parce que la chair ne ment pas. L'homme a interrogé le monde et le monde n'a pas répondu. La femme a posé les mains sur le monde et le monde a parlé. Un enfant a couru vers son père les bras ouverts. Un apprenti a posé la bonne question. Un visage a été sculpté dans le bois. Des mains ont été posées sur des fronts brûlants. Des mains d'homme ont tenu des hanches de femme dans le noir, et ce geste aussi était un geste contre l'effacement, et ce geste aussi imprimait sa trace dans la trame. Ensemble, par le bois et le sang et les questions et le deuil et l'amour, ils ont conquis — non pas reçu, *conquis* — la seule connaissance qui vaille : que le fait d'avoir lieu est irréductible.

Et quelque part — maintenant, en ce moment même — dans un nuage de gaz froid que personne ne regarde, la gravité fait son œuvre lente. La pression monte. Les éléments se rapprochent. Et un feu qui n'existe pas encore se prépare à donner toute sa lumière — non pas parce qu'il l'a choisi, non pas parce qu'il le sait, mais parce que c'est ainsi que brûle ce qui brûle : en ne gardant rien pour soi.

Comme Andréas. Comme Mélaina. Comme Théon.

Comme toujours.

Parce que le feu ne s'éteint pas.

Il change de forme.
